

INTERVIEW DE M. ANATOLE FRANCE. — AUX COMMUNES : LA LETTRE DE CHARLES I^{er}

EXCELSIOR

9^e Année. — N° 2.740. — 10 centimes. — Étranger : 20 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Vendredi
17
MAI
1918

RÉDACTION & ADMINISTRATION
20, rue d'Enghien, 20 — PARIS (X^e)
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^{is} des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

UN BLESSÉ DE LA GRANDE BATAILLE : LE CHRIST DU MONT RENAUD



SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE LA SOMME : AU FOND, ON VOIT LE FAMEUX MONT RENAUD

Dès le début de l'offensive, ce coin de l'Ile-de-France a été témoin de combats acharnés. Le mont Renaud, qui domine tout le pays, est, en effet, une position stratégique de première importance. Les Allemands ont tout fait pour s'en emparer ; mais, malgré leurs

assauts répétés, ils n'ont pu en déloger les admirables et tenaces fantassins français, qui avaient reçu pour mission de s'y maintenir coûte que coûte. Voici, à l'arrière-plan, le mont Renaud, dont les pentes sont labourées d'obus, et, au premier plan, le calvaire fameux.

INTERVIEW DE M. ANATOLE FRANCE

"Oui, il faut créer à Paris un Musée Jeanne d'Arc", nous dit le plus illustre des historiens de la vierge guerrière.

L'HOTEL DE SENS SEMBLE TOUT DÉSIGNÉ

L'idée de créer à Paris un musée Jeanne d'Arc a été chaleureusement accueillie. Plusieurs lecteurs d'Excelsior ont bien voulu nous envoyer leur adhésion à ce projet patriotique.

Qu'ils en soient remerciés ici. Mais qu'en pense le plus illustre des historiens contemporains de la Pucelle, le prestigieux écrivain qui sait revêtir de la forme la plus traditionnelle, la plus classique, les hardiesses les plus généreuses, les plus modernes, Anatole France ? Pour l'apprendre de sa bouche même, nous avons fait l'agréable pèlerinage de la Bechellerie.

La Bechellerie, c'est le manoir, c'est la maison de M. Bergeret. On le pouvait-il choisir, sinon au jardin de Touraine, où fleurissent ses ancêtres intellectuels : Ra-



M. ANATOLE FRANCE ET M. J.-J. BROUSSON

belais, Descartes, Balzac ? Comme la Chavonnière du vigneron de lettres Paul-Louis Courier, la Bechellerie d'Anatole France est sise sur la rive droite de la Loire, aux environs de Tours. Bâti sur une terrasse ornée de balustrades et de vases harmonieux, le logis Louis XIV domine les riants coteaux et la sinieuse rivière argentée.

Nous trouvons le maître écrivain fièrement assis au coin de la cheminée, qu'orne une admirable dactyle du buste de Jean-Jacques, par Houdon. Sur sa tête neigeuse, le légendaire petit bonnet de soie oramais qui tient le milieu entre la Carmagnole révolutionnaire et l'amussette des cardinaux.

La main noyée dans les ondes de sa barbe socratique, les yeux mi-clos, le prince des ironiques badine d'abord... L'ironie, chez lui, est une forme de la bienveillance.

— Créer un musée Jeanne d'Arc... Mais oui ! mon cher ami... Il le faut, et sans retard ! A défaut d'autres choses, on y conservera toujours un conservateur !

La boutade dissimule mal la profonde tendresse de l'historien pour son héroïne... La malice des yeux s'éteint... La voix se fait grave et affectueuse. Le voilà qui parle de la vierge au grand cœur comme d'une personne contemporaine, très familière et très aimée :

— Elle est venue ici, vous le savez, mon ami. C'est la ville de Tours qui lui donna un fourreau de cuir pour protéger la miraculeuse épée trouvée à Fierbois... C'est encore à Tours qu'on poignit son bel étendard, orné d'images pieuses et de lis d'or... Vous souvenez-vous ? Nous avons travaillé tous deux à cette histoire ? Le peintre était Ecossais. Il était pauvre... Il avait une fille, nommée Héloïse, qui était brisée de se marier... Par lettres closes, plus tard, Jeanne d'Arc pria les élus de Tours de donner à cette Héloïse par amour et honneur d'elle, cent sous en présent de noces... Mais les notables tourangeaux refusèrent tout net, arguant qu'il convenait mieux employer les deniers municipaux aux réparations de la ville... Toutefois, ils assistèrent en corps à la noce et firent offrir le pain et le vin d'honneur.

— Jeanne est aussi venue à Sully... Tout ce pays est plein d'elle.

Maintenant, le maître est debout. Drapé dans son ample robe de chambre qui lui donne un petit air ecclésiastique, il montre du doigt le fin paysage de futaies rousses et vertes, où pointent les clochers aigus, qui tend comme une tapisserie royale dans la baie de la fenêtre.

Après un moment de silence, il reprend :

— Oui, il faut créer un musée Jeanne d'Arc. L'histoire de cette brave Française, qui incarne si miraculeusement le bon sens et le courage des petites gens de chez nous, est trop méconnue. Nous sommes vraiment trop ingrats. Voyez ce que les Anglais ont fait pour Shakespeare, les Allemands pour Goethe... Et puis, comme vous le remarquez justement dans votre article, trop de pièces précieuses pour l'historien ont disparu. Vous savez, d'ailleurs, mieux que quiconque, puisque vous m'y avez aidé, combien j'ai eu de peine à retrouver certains textes. Si l'on réunissait en un seul livre tous les documents historiques, bibliographiques, iconographiques intéressants l'histoire de Jeanne d'Arc, on égarerait bien de la peine et du temps aux futurs historiens et même aux artistes désireux d'illustrer la plus merveilleuse page de nos annales... Peut-être aurions-nous enfin cette image de Jeanne d'Arc, statue ou tableau, que nous attendons ; car, si elle a beaucoup d'effigies, elle attend encore, on peut bien le dire, sa véritable expression iconographique... Mais ce musée, où le placeriez-vous ?

— Eh ! dans quelque vieux logis du moyen âge...

— Hélas ! le Paris du moyen âge est presque tout entier tombé sous la pioche des démolisseurs, comme est en train de disparaître le beau Paris de la Régence, de

Louis XV et de l'Empire. Logée dans un de ces curieux hôtels qu'on jeta si cruellement à terre, Jeanne ferait un miracle de plus ; elle sauverait des vandales un peu de la beauté française...

— Mais j'y pense... Il y a justement l'hôtel de Sens, l'ancienne et pittoresque résidence des évêques métropolitains de Paris. La ville, qui l'a achetée, ne sait pas encore pour quoi. Quelle plus belle destination ? A vrai dire, l'hôtel est de soixante ans postérieur à Jeanne d'Arc. Il fut construit, je crois, vers 1500 ; mais il garde dans sa silhouette générale toutes les caractéristiques, toutes les subtilités du temps de la Pucelle. Je l'y vois très bien là, entourée, comme vous le projetez, de toutes ses reliques... A mon avis, il y faudrait joindre les portraits — originaux ou copies — de ceux qui collaborèrent avec elle à la libération de la France : Charles VII, d'après les célèbres miniatures de Chantilly ; Dunois, Xaintrailles... J'y voudrais aussi le plan de toutes les bonnes villes qui coopèrent d'un si bel élan à la défense de la patrie... Car l'épopée de Jeanne d'Arc, c'est un peu l'épopée des villes françaises...

— Maître, ne serait-il pas juste aussi de loger chez elle ceux qui l'ont si bien servie, les probes historiens qui ont désenséveli sa mémoire : Quicherat, Vallet de Viriville, Luce, Michelet, France ? Ils ont été à la peine... Il convient qu'ils soient à l'honneur...

— Flatteur ! J'ai quelque chose de mieux que mon portrait à offrir à votre musée quand il sera fondé... Je garde pieusement deux des boulets de pierre du siège de Paris en 1429. Ils m'ont été offerts par le Conseil municipal. Ils ont été trouvés lors des fouilles du Métropolitain... Et puis, j'ai aussi cette belle tapisserie des Gobelins... Voyez !

Et le maître montre une admirable pièce de la série de Jeanne d'Arc. On y voit représentées, dans la laine et la soie, les pompes du sacre de Reims. Elle est miraculeuse de couleur et de jeunesse.

— J'y tiens beaucoup, soupire le maître. Toutefois, pour orner le logis de Jeanne d'Arc, je suis tout prêt, croyez-le, à déléguer le mien.

Jean-Jacques BROUSSON.

La loi Mourier dans les usines de guerre

Plusieurs conférences, ayant pour objet l'application de la loi Mourier et sa répercussion dans les usines de guerre, ont eu lieu hier entre le président du Conseil, les secrétaires de la Fédération des métaux et ceux de la C. G. T., et entre ces derniers et les membres du groupe socialiste de la Chambre.

On nous communique, d'autre part, le procès-verbal suivant :

La commission de l'armée a été mise au courant par M. Albert Thomas des conséquences produites par les opérations de relève dans des usines travaillant pour la guerre.

Après un échange de vues auquel ont pris part MM. Albert Thomas, Renoult, Deschamps, Picard, Paté, Renaudel, Ferry, général Pédoya et Vandamme, la commission a chargé son président et une délégation composée de MM. Paté, Bouilloux-Lafont, le général Pédoya et Abel Ferry de se rendre auprès du président du Conseil pour se renseigner sur les répercussions de la situation présente quant aux fabrications de guerre, et sur les conditions dans lesquelles est appliquée la loi Mourier pour la relève dans les usines.

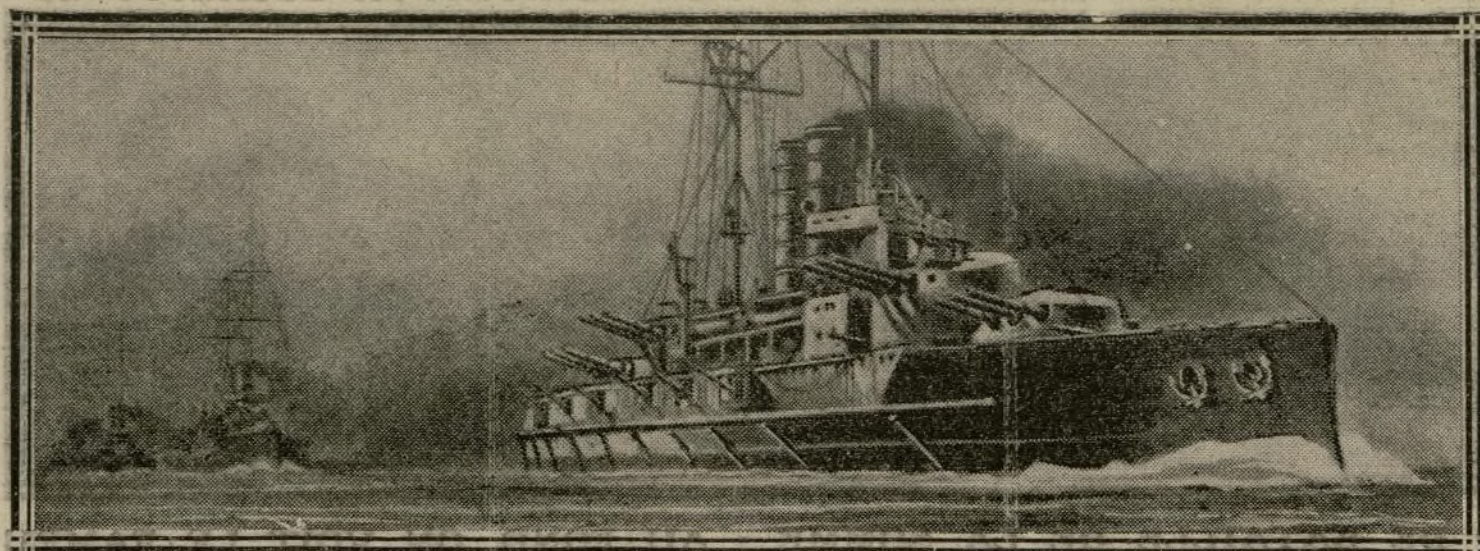
La Bessarabie restera à la Roumanie

BALE, 16 mai. — On mande de Bucarest que M. A. Marghiloman a déclaré, dans une interview, que la Bessarabie restera complètement à la Roumanie, sauf une légère rectification de frontière qui sera peut-être faite dans le nord.

L'état de Constantin s'est encore aggravé

ATHÈNES, 16 mai. — Un communiqué du bureau de la presse annonce que l'ex-roi Constantin vient d'avoir une nouvelle attaque de pleurésie purulente et que son état est considéré par les médecins comme grave.

LE CUIRASSÉ AUTRICHIEN TORPILLÉ DANS LE PORT DE POLA



C'EST UN NAVIRE DU TYPE "VIRIBUS UNITIS", JAUGEANT 22.000 TONNES

Dans la matinée du 14 courant, comme nous l'avons dit hier, un navire italien a réussi à pénétrer dans le port de Pola et à tor-

UNE NUIT AGITÉE

DEUX ALERTES SE SUIVENT ET NE SE RESSEMBLENT PAS

La première alerte fut régulière. La seconde, en revanche, a témoigné d'une regrettable fantaisie.

L'avant-dernière nuit fut mouvementée : Première alerte de 10 heures du soir à minuit. Seconde alerte de 1 h. 45 du matin à 2 h. 30.

De la première, rien à dire : les sirènes fixes — qui doivent être 26 et qui ne sont encore que 10 — se firent entendre dans leur rayon de sonorité, lequel est loin de couvrir tout Paris. Les sirènes complémentaires des voitures de pompiers vinrent aviser peu après ceux qui n'avaient pas entendu les trompes fixes du danger qu'ils couraient. L'alerte terminée, les cloches sonnèrent, entendues, comme les sirènes immuables, par une partie seulement de la population. Pour l'autre partie les pompiers firent entendre la « Breloque ». Ce fut régulier, précis, parfait.

Les louanges s'appliquent moins bien à la seconde alerte.

Seules, les sirènes fixes se firent entendre. Y avait-il lieu de s'émouvoir ou non ? Aucun communiqué ne nous l'a fait connaître. Il demeure évident que, dès l'instant où l'on avait commencé de donner l'alerte, on devait aller jusqu'au bout, qu'il n'y avait pas lieu de persister, à faire sonner, quelques instants plus tard, cloches et clairons.

On ne fit rien de cela : les pompiers ne sortirent ni pour le début de l'alerte, ni pour la fin. Seules, les cloches avisèrent Paris que la menace n'existait plus.

Il est donc arrivé ceci :

1° Des Parisiens n'ont pas entendu l'alerte et, s'il y avait vraiment danger, c'est une faute administrative grave qui pouvait coûter des existences humaines ;

2° Parmi ceux qui l'avaient entendue, se trouvant près des postes fixes de sirènes, beaucoup n'entendirent point les cloches, parce qu'ils habitaient loin d'une église. Pour ces derniers, l'alerte ne prit pas fin, et il n'y avait point de raison, s'ils y étaient descendus, pour qu'ils remontassent de leurs caves avant le jour.

La fantaisie est une des qualités de l'esprit français, c'est entendu, mais il convient de songer que l'excès en tout est un défaut et que l'administration, à qui est imputable l'erreur de l'avant-dernière nuit, a transformé cette qualité charmante en dangereux défaut.

La question des abris

Autre chose : Nous avons demandé et l'administration a promis des signes lumineux pour indiquer les abris aux passants. Or, au cours des deux alertes de la nuit précédente, en dehors des « refuges » du Métro et du Nord-Sud, aucun abri, dans les rues noires, n'était indiqué utilement par aucun signe d'aucune sorte.

C'est encore là une faute administrative, et non moins redoutable que l'autre. Nous n'en sommes plus, hélas ! à les compter.

Ce que furent les raids d'avant-hier

Comme nous l'avons annoncé hier, la journée de mercredi fut marquée par plusieurs tentatives d'avions allemands, qui ne purent atteindre la capitale. Voici quelques détails sur ces différents raids :

Mercredi, entre midi et une heure, un avion ennemi qui avait franchi nos lignes, fut vigoureusement attaqué par nos postes de défense aérienne et... Il n'insista pas. Le soir même à 22 heures, alors que la population goûtait la douceur d'un soir de printemps et que les boulevards et les rues regorgaient de monde, des coups de sifflet retentirent, stridents et répétés. C'était le début d'une alerte. On l'attendait. Il y avait « alerte de température » !

Les sinistres oiseaux devaient profiter de la beauté du ciel de mai ! Ils n'y manquèrent pas. Bientôt, tandis que chacun s'empressait, dans le plus grand calme, vers les plus proches abris, les sirènes fixes se mirent à rugir sans arrêt, — entendues dans leur rayon, seulement, — et, enfin, la voix des sirènes mobiles déchira l'air léger, ne laissant aucun doute sur les intentions de l'ennemi, qui fit deux tentatives de bombardement.

Une première escadrille allemande laissa tomber des projectiles à une trentaine de kilomètres au sud du point où elle avait franchi nos lignes et regagna son centre un peu avant 23 heures.

Un second groupe, composé de quatre avions, ayant franchi les lignes peu d'instants après, se dirigea sur le sud-ouest. Il jeta quelques torpilles qui ne causèrent aucun dommage et dut rebrousser chemin. La fin de l'alerte, comme l'on sait, fut donnée à 23 h. 55.

On pouvait espérer que c'était fini pour la nuit. Mais, à 1 h. 45 du matin, une nouvelle alerte était donnée. A 2 heures 30 tout renaît dans le calme, les cloches ayant sonné pour indiquer la fin de l'alerte.

SYMPTÔMES D'OFFENSIVE

18 AVIONS ET 4 DRACHENS ABATTUS SUR NOTRE FRONT

Les Anglais descendent 8 appareils allemands. Ils bombardent les usines de Thionville et de Karlsruhe.

L'attente se prolonge, coupée seulement des coups de main et des bombardements réciproques qui sont de rigueur en pareil cas. L'aviation, favorisée par le beau temps, se montre de plus en plus active, et les pilotes alliés affirment une réelle supériorité sur les pilotes allemands.

La longue durée des préparatifs de l'ennemi indique la puissance de son offensive prochaine. Mais, de notre côté, nous ne restons pas inactifs, il s'en faut bien. Il est naturellement impossible de donner aucun détail sur les mesures prises, mais nous pouvons être assurés que l'efficacité s'en fera sentir au moment voulu. — J. V.

(OFFICIEL). — Dans la journée du 15 mai, notre aviation de chasse, favorisée par le beau temps, a été extrêmement active. Dix-sept avions allemands ont été abattus par nos pilotes et un dix-huitième par les moyens de la D. C. A. En outre, quatre balcons captifs ennemis ont été incendiés.

LA GUERRE AÉRIENNE SUR LE FRONT BRITANNIQUE

(OFFICIEL BRITANNIQUE). — Le 14 mai, nos appareils ont exécuté des reconnaissances, des opérations de réglage, des travaux de photographie et des bombardements.

Nous avons abattu six appareils ennemis au cours de combats aériens et forcé un septième à atterrir désarmé.

En outre, un avion ennemi a été abattu par canons antiaériens, et un autre par le feu de notre infanterie. Deux de nos appareils manquent.

Pendant la nuit, nous avons bombardé activement. Douze tonnes de projectiles ont été jetées sur les gares de Lille, Menin, Chaulnes et Péronne, sur les cantonnements de Bapaume, sur la région au sud de la Somme, sur les docks de Bruges. Tous nos appareils sont rentrés.

Le 15 mai, nous avons bombardé avec succès la gare et les voies de garage de Thionville. Vingt-quatre grosses bombes ont été lancées et des éclatements observés sur les hangars, les voies et les hauts fourneaux. La manufacture de Karlsruhe, en bordure du chemin de fer, a été touchée quatre fois.

Lendemain de verdict

Les condamnés du « Bonnet Rouge » ont signé leur pourvoi en révision, sauf M. Vercasson

Comme il était facile de le prévoir, les condamnés — sauf un — avaient tous, hier soir, signé leur pourvoi en révision. Duval, toujours très malade de l'insulte, a d'abord signé son refus de souscrire à de nouveaux juges. L'éloquence de M. Maggan a fini par avoir raison de son obstination.

Les autres n'ont eu garde de négliger — si petite soit-elle — cette suprême chance de salut.

Marion souffre à nouveau de sa phlébite. Landau, qui est cardiaque, se plaint de vives douleurs au cœur. Goldsky demeure peu loquace, sombre. Lui seul ne sera pas l'hôte de la Santé. Soldat, sa prison est le Cherche-Midi. Joula ne cesse de gémir et demande son envoi au front.

Quant à M. Leymarie, accompagné de son défenseur, M. Paul Guillaud, il s'est rendu, hier, au greffe du 3^e conseil de guerre pour signer son pourvoi.

Seul, M. Vercasson a refusé de faire appel.

ON INTERPELLERA À LA CHAMBRE

Le procès du Bonnet Rouge sera-t-il évoqué prochainement à la tribune de la Chambre ?

La chose est possible, car deux demandes d'interpellation s'y rapportant manifestement seront déposées aujourd'hui.

L'une est de M. Ernest Lafont, député de la Loire. Elle vise « les mesures que le gouvernement compte prendre pour assurer dans les conseils de guerre, conformément à la loi et aux principes les plus respectables du droit, la protection des défenseurs et des témoins contre les menaces et les excès de langage de certains commissaires du gouvernement ».

De son côté, M. Moutet voulait, hier, déposer une demande d'interpellation sur « les garanties de justice qui doivent être assurées aux accusés devant les conseils de guerre ». Mais M. Edouard Ignace, sous-secrétaire d'Etat à la Justice militaire, lui ayant fait savoir qu'il se tiendrait à la disposition de la Chambre et accepterait la discussion immédiate, le député socialiste du Rhône a ajourné à cet après-midi le dépôt de son interpellation afin d'avoir le temps de constituer son dossier.

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MM. BOYLESVE, J. CAMBON ET DE CUREL ONT ÉTÉ ÉLUS

Il reste à nommer les successeurs de Lemaître, de Faguet, du marquis de Ségur et du marquis de Vogüé.

L'Académie française a fait, hier, trois immortels en vingt minutes. Jamais triple élection ne fut expédiée aussi rapidement.

Elle a remplacé Alfred Mézières par M. René Boylesve, Paul Hervieu par M. François de Curel et Francis Chalmers par M. Jules Cambon.

Le nombre des votants était le même que lors du triple scrutin du 2 mai, et l'on vit successivement arriver au Palais Mazarin MM. Henri Lavedan et Alfred Capus, Jean Richepin et Marcel Prévost, Étienne Lamy, Pierre Loti, le comte d'Haussonville, Henri de Régnier, René Bazin, Frédéric Masson, Edmond Rostand, Ernest Lavisse, Raymond Poincaré et Emile Boutoux, Denys Cochin et Maurice Donnay, René Doumic, Gabriel Hanotaux, Henri Bergson, Pierre de La Gorce, Ribot, de Freycinet, Maurice Barrès et Paul Bourget, Brieux, Paul Deschanel, Anatole France.

Deux électeurs seulement étaient absents :



M. BOYLESVE M. JULES CAMBON (Photos Henri Manuel.)

M. Jean Aicard et Mgr Duchesne, retenus l'un dans le Midi, l'autre à Rome.

Le général Lyauté, le maréchal Joffre, M. Louis Barthou et Mgr Baudrillard, n'ayant pas été reçus, n'ont point encore droit au vote, et il y avait, à l'ouverture de la séance, sept fauteuils sans titulaires.

En somme, vingt-sept électeurs sont présents lorsque M. Henri Bergson, chancelier, faisant fonctions de directeur, en l'absence de M. Jean Aicard, donne lecture du règlement concernant les élections. Il reçoit le serment de chacun de ses confrères, qui reconnaît n'avoir pas engagé sa voix, prête ce serment le dernier, et enfin invite M. Delannoy, directeur de l'Institut, à présenter les urnes.

Le scrutin pour l'élection du successeur de M. Lemaître se départage ainsi :

	1 ^{er} tour	2 ^e tour
MM. René Boylesve	12	18
Louis Barthou	6	3
Joseph Reinach	4	3
Welschinger	4	0
Paul Fort	1	0
De Plessy	0	0
Docteur Ruvel	0	0
J.-M. Lacombe	0	0
Nauvay	0	0
	27	27

M. René Boylesve, ayant obtenu au deuxième tour la majorité, est proclamé élu.

Les urnes circulent de nouveau. M. Henri Bergson a prévenu ses confrères que l'un des deux candidats au fauteuil de Paul Hervieu, M. Camille Le Senne, vient de se désister et de reporter sa candidature au fauteuil du marquis de Vogüé.

Il n'y a donc plus qu'un seul candidat : M. François de Curel.

Et, au premier tour, M. François de Curel, dont nous avions annoncé, hier, l'élection assurée et retracé la carrière, est nommé par 24 voix contre 2 bulletins blancs et un bulletin nul.

Troisième scrutin pour l'élection du successeur de Francis Chalmers. En voici les résultats :

MM. Jules Cambon	19
Pierre Mille	5
Tancrède Martel	3
	27

M. Jules Cambon, ayant obtenu la majorité des voix, est proclamé élu.

La séance avait été ouverte à deux heures précises. A deux heures vingt, tout est terminé, et nos Immortels se retirent, très satisfaits de leur œuvre.

Il leur reste à élire les successeurs de Jules Lemaître, d'Emile Faguet, du marquis de Ségur et du marquis de Vogüé. Ces quatre élections n'auront probablement lieu qu'après les vacances, car les mois de juin et de juillet vont être lourds pour les commissions de l'Académie, qui auront à faire leurs propositions pour les nombreux prix littéraires et les prix plus nombreux encore d'héroïsme, de vertu et de dévouement pour l'année 1918.

Les nouveaux élus ne seront reçus sous la Coupole que l'année prochaine : M. René Boylesve par M. Emile Boutoux, M. François de Curel par un de ses confrères qui sera désigné ultérieurement, M. Jules Cambon par M. Frédéric Masson.

M. René BOYLESVE

Un écrivain, absolument rien qu'un écrivain, pur, archi-pur, un écrivain qui n'a jamais rien fait qu'écrire des livres — et le voilà de l'Académie ! Quelle rare merveille !

Il n'a pas percé un isthme ni euré la mer Caspienne, il n'a pas exploré le pôle ni les tropiques ; bien mieux, il n'a même pas donné un seul acte sur une seule scène de théâtre — et le voilà donc indiscutablement de l'Académie ! Cela tient de l'enchantement.

Et, aussi bien, René Boylesve est un enchanteur. Là où l'on croit que tout est fini, notre homme paraît, donne un coup de baguette, et tout devient déjà gris-perle ou mauve, pour commencer. Il continue d'écrire, et, sous sa plume exquise, voici que naissent les fleurs, les parfums, les

LECONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli 53, PARIS
COMMERCÉ, COMPTABILITÉ, STENO-DACTYLO, LANGUES, etc.
Préparation aux Brevets et aux Baccalauréats.

musiques d'un pays charmant : c'est la province et ses grâces...

Mais savez-vous ce que c'est que la province ? Vous croyez que c'est triste et un peu mortel ? Bah ! lisez donc René Boylesse : vous verrez la délicatesse inouïe et la poésie cachée qu'il va vous indiquer finement, sans paraître insister, en toutes ces amies à la fois passionnées et réservées de sa chère Touraine...

Mais c'est comme l'Italie : si René Boylesse ne vous y a pas conduits par la main, êtes-vous bien sûrs d'avoir aimé comme il faut la volupté des lles Borromées ou des belles cités, si fières et si tendres ?

Et notre Paris lui-même, avez-vous entendu l'enchantement lui dire : « Jolie ville, si sensible pendant la paix, et plus que touchante en temps de guerre, anime-toi pour nous et donne-nous donc un peu la comédie ? »

Et les femmes que ce romancier admirable fait rêver et palpitent dans ses livres ? Mais, ici, n'allons pas plus loin : un homme bien élevé ne parle pas publiquement des femmes qu'il a trop aimées. Gardons nos tendres secrets.

René Boylesse, seigneur de Touraine et prince des lettres, va s'asseoir sous la Coupole illustre. Le triomphe qu'il remporte est justement ainsi le plus grand et profond plaisir qu'il nous aura causé depuis son dernier livre — et en attendant le prochain.

Marcel BOULENGER.

Compatriote de Descartes, M. René Boylesse naquit, il y a une cinquantaine d'années, à la Haye, petite ville délicieuse de la Touraine. Après de bonnes études chez les jésuites de Poitiers et au lycée de Tours, il vint se parfaire à Paris, à la Faculté des lettres, à la Faculté de droit, à l'École des sciences politiques, d'où il sortit romancier.

Faut-il rappeler les œuvres, aux titres si jolis, de M. René Boylesse : le Médecin des dames de Néans, Sainte-Marie des fleurs, les Bains de Bade, le Parfum des Borromées, Mademoiselle Cloque, la Jeunesse, la Légion d'honneur dans un pays, l'Enfant de la balustrade, le Bel-avenir, Mon amour, la Jeune fille bien élevée, Madeline jeune femme, le Meilleur ami.

M. Jules CAMBON

L'élection de M. Jules Cambon à l'Académie, c'est un hommage rendu à l'auteur de quelques-unes des pages les plus tragiques de notre littérature historique. Les rapports par lesquels notre ambassadeur à Berlin avertissait le gouvernement français de la marée guerrière montante en Allemagne sont assurés de durer, et tous les Français ont retenu dans leur mémoire des passages de ce Livre jaune qui est un des grands livres de la guerre. M. Jules Cambon n'est pas écrivain de son métier. Mais ce qu'il a écrit vivra aussi longtemps qu'on racontera le drame de 1914, et on le racontera pendant des générations.

L'Académie a été fondée par Richelieu, qui était un homme de lettres, — c'était sa faiblesse, — mais qui était, surtout, un grand politique. Il y a eu déjà parmi les académiciens beaucoup de ministres des Affaires étrangères et même pas mal d'ambassadeurs. Chateaubriand, par exemple, avait représenté la France à Londres et à Berlin. Toutefois ce n'était pas la raison pour laquelle il avait été choisi par les Immortels. Avec M. Jules Cambon, l'Académie a tenu spécialement à faire une place au corps diplomatique français.

Les deux Cambon, Camille Barrère, pour ne citer que ceux-là, étaient l'illustration de notre diplomatie avant la guerre. Paul Cambon était à Londres, Jules Cambon était à Berlin : ce n'était pas le frère cadet qui avait la mission la plus agréable. Rudes ont été les années qu'il a eues à passer de 1907 à 1914. Il ne pouvait pas se faire d'illusion sur les intentions de l'Allemagne à notre égard. Il était là au premier rang pour subir la mauvaise humeur ou les amabilités, bien plus pénibles, de Guillaume II.

Dans ce poste où il avait à défendre à la fois la paix et l'honneur national, M. Jules Cambon, par sa présence d'esprit, a rendu à la France d'immenses services. Le jour où la rupture est venue, ce n'est pas parce que les ressources de sa diplomatie étaient épuisées, c'est parce que, en face de cet interlocuteur qui ne livrait pas de fer, qui ne commettait aucune imprudence, l'Allemagne, pour avoir sa guerre, en a été réduite à l'agression brutale et au mensonge grossier.

Après le coup d'Agadir, dans la petite ville d'eau de Kissingen, M. Jules Cambon avait défendu pied à pied nos intérêts et notre dignité. Un jour qu'il causait avec M. de Kiderlen-Wächter, les baigneurs purent voir de loin le ministre allemand et l'ambassadeur français s'arrêter. « Alors, c'est la guerre que vous voulez ? » venait de dire M. Jules Cambon sans qu'un trait de son visage eût bougé, sans qu'un geste eût trahi. Et, devant ce coup droit, M. de Kiderlen-Wächter s'était tu. Il fallut encore trois ans, et beaucoup de prétextes, pour que l'Allemagne pût avoir la guerre qu'elle cherchait.

S'il n'y avait les rapports du Livre jaune, ces sept mots de français, qui, dès 1911, ont fixé la bonne foi de la France et la responsabilité du gouvernement impérial vaudraient, à eux seuls, le fauteuil académique de M. Jules Cambon.

Jacques BAINVILLE.

Né en 1845, M. Jules Cambon, licencié en droit, avait débuté comme auditeur au conseil d'Etat. Il devint, encore très jeune, secrétaire général de la préfecture de police. M. Jules Cambon fut nommé ensuite préfet de Constantine, du Nord, du Rhône, et c'est de Lyon qu'il partit en 1891 pour aller prendre le gouvernement général de l'Algérie, qu'il exerça brillamment pendant six ans.

La carrière diplomatique de M. Jules Cambon s'ouvre en 1897. A cette date, il est envoyé comme ambassadeur à Washington ; en 1901, il passe à Madrid. En 1907, il est nommé ambassadeur de France à Berlin. M. Jules Cambon, grand-croix de la Légion d'honneur, est aujourd'hui secrétaire général du ministère des Affaires étrangères.

NOUVELLES BRÈVES

Collision de trains. — Un très grave accident s'est produit l'avant-dernière nuit, vers deux heures du matin, en gare de Raphaëlle-Arles. Un train de permissionnaires, venant de Paris, a heurté un train de marchandises. On a relevé quatre morts et vingt-cinq soldats blessés. On craint qu'il n'y ait d'autres victimes.

Le Vif Kaïr n'est pas un fard... Il soigne et fortifie la vue, redonne aux yeux fatigués cet éclat si admiré. C'est une véritable magie. Il est en vente chez les coiffeurs, parfumeurs et dans les grands magasins. Franco contre mandat. Flacon d'essai, 3 fr.; grand flacon, 6 fr. 50 (taxe 10 % en sus). « Vif Kaïr », 37, passage Jouffroy, Paris.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

UN DISCOURS DE M. BALFOUR

UN DÉBAT A LA CHAMBRE DES COMMUNES SUR LA LETTRE DE CHARLES I^{ER}

Le ministre des Affaires étrangères anglais déclare que si des représentants des belligérants soumettaient des propositions sérieuses de paix elles seraient examinées par les Alliés.

LONDRES, 16 mai. — Aujourd'hui, avant l'ajournement de la Chambre des communes pour les congés de la Pentecôte, M. Runciman a provoqué un débat sur la question des offres de paix faites l'année dernière par l'Autriche.

M. Runciman a demandé au gouvernement quelques précisions sur la lettre de l'empereur Charles I^{er} qui fut récemment publiée en France. Il voulait savoir à quelle date cette lettre fut communiquée par le gouvernement français au premier ministre britannique et si des hommes d'Etat alliés autres que le baron Somino furent consultés.

M. Runciman posa enfin les questions suivantes :

— Pourquoi les négociations ont-elles été abandonnées ? Fut-ce pour les motifs purement territoriaux ? Demandait-on les frontières de 1814 de l'Alsace-Lorraine ? S'il en est ainsi, le peuple anglais sera surpris, de voir de tels buts incorporés aujourd'hui dans nos buts de guerre.

Comment l'on doit accueillir les tentatives faites pour ouvrir une conversation

M. Balfour se levant aussitôt prend la parole.

— La question dont il s'agit, commençant à se déclarer, concernait non seulement l'Angleterre, mais encore ses alliés. Il est donc difficile de discuter avec une entière franchise.

M. Balfour admet que dans la situation internationale actuelle en Europe, il n'y a pas lieu de déconseiller les tentatives officieuses qui peuvent être faites pour ouvrir une conversation.

— En ce qui concerne le cabinet anglais, déclare-t-il, je puis dire qu'à aucun moment nous n'avons pris l'initiative de telles conversations. Si des représentants quelconques des belligérants désirent sérieusement nous soumettre des propositions, il est évident que nous ne les accueillerons pas sans en référer à nos alliés. Nous étudierons toutes ces propositions en parfait accord avec nos alliés. Mais je me garderai bien de poser en principe qu'il faut refuser d'écouter toute espèce de proposition officieuse ayant un cachet d'authenticité et présentant des garanties suffisantes.

M. Balfour ajoute, que le caractère officieux de telles conversations en ferait nécessairement un sujet impropre à une discussion publique à la Chambre des Communes.

A qui fut communiquée la lettre de Charles I^{er}

M. Balfour aborde alors l'examen des faits connus. Il déclare que la lettre en question a été communiquée au président de la République Française et au président du Conseil des ministres sous le sceau du secret le plus absolu. Cette lettre ne devait être communiquée à personne d'autre qu'au premier ministre et au souverain de l'Angleterre ; il ne fut même pas permis de la faire connaître aux collègues du premier ministre, membres du cabinet. La lettre fut donc communiquée aux premiers ministres de France et de Grande-Bretagne.

Une méthode incommode

— On ne saurait concevoir, continue M. Balfour, une méthode plus incommode pour des négociations aussi importantes ; on se trouve inévitablement en face de grandes difficultés.

M. Balfour rappelle qu'il se trouvait en Amérique à cette époque et qu'il n'apprit ces négociations qu'après son retour.

— On ne m'en a pas informé, dit-il, et je ne pouvais pas en être informé. Mais cela ne veut pas dire qu'on ait manqué de confiance à l'égard des Etats-Unis. Je n'ai aucun secret pour le président Wilson ; toutes mes pensées sur la guerre et sur la diplomatie dans ses rapports avec la guerre lui sont entièrement ouvertes. Cette confiance

absolue que je lui ai témoignée, je continuerai toujours à la lui accorder. (Applaudissements.)

En passant, M. Balfour déclare qu'il n'y avait aucun rapport entre la conférence de Stockholm et la lettre de l'empereur Charles.

La question d'Alsace-Lorraine

— Au sujet de l'Alsace-Lorraine, dit-il, on me demande si la France ne se contenterait pas des frontières de 1870, et si elle désire celles de 1814 et de 1790. Il n'est pas question de faire de cette plus grande Alsace-Lorraine un but de guerre des Alliés. Je n'ai jamais donné à cette idée le moindre encouragement, elle ne fait pas non plus partie intégrante de la politique étrangère du gouvernement français.

Examinant les motifs de l'initiative autrichienne, M. Balfour déclare :

— Nous ne saurons probablement jamais à quel motif ont obéi le comte Czernin et l'empereur Charles. Je suis tenté de croire que ces tractations faisaient partie de ce qu'on appelle une offensive de paix, c'est-à-dire une manœuvre entreprise par quelqu'un qui ne désire pas la paix, mais qui souhaite diviser ses adversaires en leur faisant des propositions. Une telle politique est à la base d'un grand nombre de ces tractations.

Le comte Czernin, en poursuivant son offensive de paix, essaya de suggérer au monde, et spécialement au monde italien, l'idée qu'il était forcé de continuer la guerre pour que la France pût obtenir l'Alsace-Lorraine.

Voilà la suggestion faite par le comte Czernin.

La lettre de l'empereur d'Autriche fut faite également en vue d'une offensive de paix, mais d'une offensive de paix s'adressant à un autre membre de l'alliance. Là, la suggestion était que la France aurait l'Alsace-Lorraine, mais aucune suggestion n'était faite que l'Italie aurait quelque chose. Cela, c'est un autre côté de l'offensive de paix.

Voilà toute l'essence de la chose, et il n'y a rien d'étonnant à ce que M. Clemenceau, qui est un grand homme, mais n'est pas homme patient, voyant cette tentative cynique de diviser les Alliés en suggérant au monde que la guerre était continuée pour permettre à la France d'obtenir l'Alsace-Lorraine, se soit retourné et ait dit aux gens qui avaient fait ces insinuations : « Vous avez vous-mêmes offert l'Alsace-Lorraine à la France il y a un an environ. »

Lorsque l'on a affaire à des gens aussi cyniques dans leurs méthodes que les puissances centrales, une espèce de contre-attaque est rendue presque nécessaire. Le mode de contre-attaque qui a été, en fait, adopté par M. Clemenceau, me semble avoir été complètement efficace, en ce sens qu'il a exposé et exposé de la manière la plus claire les méthodes qui inspirent la diplomatie des puissances centrales.

Il n'y avait en Allemagne aucun désir sincère de paix

Après avoir montré que la démarche des puissances centrales n'avait d'autre but que de semer la dissension entre les Alliés, M. Balfour ajoute qu'il n'y avait dans l'opinion publique de l'Allemagne, en tant que cette opinion existe, aucun désir sincère d'une paix vraiment raisonnable, c'est-à-dire d'une paix qui assure la paix du monde contre le rêve d'hégémonie allemande.

M. Balfour insiste sur ce point :

— On veut nous faire entendre que l'empereur d'Autriche a fait une proposition qui aurait pu être ensuite imposée à l'Allemagne, mettant ainsi fin à la guerre, et accordant l'Alsace-Lorraine à la France. Si cette proposition avait véritablement contenu des germes d'une paix honorable, n'est-il pas évident que la commission parlementaire française aurait exprimé le regret de voir

rejeter une telle occasion ? Or, elle a abouti précisément à une conclusion inverse.

M. Balfour conclut :

— Personne n'est plus désireux que le gouvernement britannique de terminer honorablement la guerre actuelle ; qu'on nous montre un moyen d'arriver à cette fin, et nous l'accepterons. Nous combattons avec nos alliés contre les puissances centrales qui, autant que je puis en juger, n'ont jamais eu, et aujourd'hui moins que jamais, le désir de satisfaire nos vœux. Les buts élevés que nous poursuivons ne peuvent être atteints que par une loyauté absolue entre tous les alliés. Ce qu'il importe, c'est que nous tenions les yeux fixés sur les buts communs de la guerre et que tous les alliés aient une confiance absolue dans la loyauté de chacun d'entre eux.

M. Asquith a pris ensuite la parole, il a exprimé la satisfaction que lui inspiraient les déclarations du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, en particulier en ce qui concerne les dispositions du gouvernement britannique à l'égard des nouvelles démarches qui pourraient être faites en vue d'une paix honorable et en ce qui concerne la confiance absolue qui règne entre le gouvernement britannique et le gouvernement américain.

Déclarations de M. Wekerlé à la Chambre hongroise

BALE, 16 mai. — On mande de Budapest :

« A la Chambre des députés, aujourd'hui, l'extrême gauche a demandé des explications au sujet de la démission du comte Czernin et de la lettre au prince Sixte de Bourbon. M. Wekerlé a répondu à la première question en renvoyant au communiqué publié à Berlin.

Il est exact, a-t-il dit, que les entretiens au quartier impérial ont amené la décision de prolonger l'alliance (vifs applaudissements à droite et au centre) et cela pour un temps assez long (nouveaux applaudissements) et pour l'approfondir.

L'interpellateur ne peut s'imaginer un rapprochement que sous la forme du Mittel Europa. Mais ce terme est très vaste. Personne ne nie qu'un rapprochement économique ou une union plus étroite des intérêts économiques ne soit désirable et souhaitable. »

Un nouveau débat à la Chambre sur les loyers

Le problème des loyers, ou plutôt les conditions d'application de la loi récemment votée ont fait, hier, l'objet d'un court débat à la Chambre.

M. Levasseur demandait la discussion immédiate d'une proposition de résolution invitant le gouvernement à empêcher la violation de la loi sur les loyers. Il s'agissait, en l'espèce, des saisies-gageries pratiquées contre les locataires en retard.

La discussion immédiate de la proposition de M. Levasseur fut repoussée par 257 voix contre 193. En présence de ce vote, MM. Pierre Laval et Ernest Lafont déposèrent sur-le-champ une demande d'interpellation sur les conditions dans lesquelles les saisies-gageries sont actuellement ordonnées au mépris de la loi sur les loyers.

A la demande du garde des Sceaux, qui protesta d'ailleurs contre les accusations imméritées, dont les magistrats venaient d'être l'objet, la Chambre, par 305 voix contre 135, renvoya l'interpellation de MM. Laval et Ernest Lafont à la suite des autres.

On aborda ensuite la discussion du projet de loi portant renouvellement du privilège de la Banque de France. Après une longue discussion, la question préalable, demandée par un député socialiste qui saisit l'occasion de faire le procès de la politique financière de M. Ribot, fut repoussée par 395 voix contre 122.

LES COMMUNIQUES OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — Lutte d'artillerie assez vive dans le secteur Haillies-Castel. Un coup de main ennemi à l'ouest de Montdidier a échoué sous nos feux.

Nos patrouilles, opérant au nord de l'Ailette, ont ramené des prisonniers.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES. — Pas d'action d'infanterie. Activité marquée des deux artilleries au nord et au sud de l'Avre.

Journée calme sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — Hier soir, nos troupes ont exécuté un raid dans les tranchées ennemies aux abords de Gavrelle ; elles ont fait quelques prisonniers.

En dehors de l'activité réciproque de l'artillerie sur différents points, particulièrement dans les vallées de la Somme et de l'Ancre, à l'est d'Arras et au front nord de bataille, il n'y a rien à signaler.

21 H. 30. — En dehors d'une certaine activité des deux artilleries, particulièrement sur le front au nord de la Lys, il n'y a rien d'important à signaler.

Front américain

21 HEURES. — En Lorraine, activité de patrouilles. La lutte d'artillerie a de nouveau été plus vive.

Autrement, la journée a été calme dans les secteurs occupés par nos troupes.

Front belge

Cette nuit, des incursions réussies dans les lignes ennemies, en avant de Ramscapelle et de Merckem, nous ont permis de ramener une quinzaine de prisonniers.

De nombreuses bombes d'avions ont été lancées par l'ennemi sur nos cantonnements.

Aujourd'hui, lutte de bombes vers Nieuport et au nord de Dixmude ; activité ordinaire d'artillerie, assez intense vers Weindredredt.

Un de nos aviateurs a abattu en flammes un ballon allemand vers la forêt d'Houthulst.

Front italien

Des détachements d'infanterie et des groupes d'assaut ont fait irruption dans deux éléments des tranchées ennemies de l'Asolone, anéantissant une partie des défenseurs et mettant les autres en fuite. Quelques prisonniers sont restés entre nos mains.

Des patrouilles britanniques ont exécuté un raid dans les lignes de Canove (Asiago), capturant un officier et quelques soldats ; elles ont ensuite engagé un combat avec un détachement ennemi auquel elles ont infligé des pertes.

Des tentatives ennemies pour s'approcher de nos postes avancés au val Rosole (glaciers du Forno), des Fortini (à gauche du val Lagarina), du val Posina et du col d'Echelle ont échoué sous nos feux.

Quelques actions plus intenses des deux artilleries se sont produites dans le val Lagarina, dans le Vallarsa et sur le plateau d'Asiago, où l'on a constaté des explosions et des incendies dans les positions ennemies.

Front de Macédoine

(15 mai). — Actions vives et réciproques d'artillerie dans la région de Doiran et vers le Skra di Legen.

Activité plus faible d'artillerie sur le front serbe, dans la boucle de la Cerna et vers Monastir.

Malgré le temps défavorable, l'aviation britannique a bombardé des dépôts dans la région de Sérès et obligé deux appareils ennemis à atterrir désemparés dans leurs lignes.

LE BANQUIER ZUCCO INCULPÉ DE COMMERCE AVEC L'ENNEMI

Le financier négociait des titres volés en pays envahis par les Allemands ; il a été écroué à la prison de Clermont-Ferrand.

Sur mandat de M. le juge d'instruction Bonin, des inspecteurs du contrôle général des recherches à la Sûreté viennent de procéder à l'arrestation du banquier parisien Zucco, qui a été écroué à la prison de Clermont-Ferrand, sous l'inculpation de commerce avec l'ennemi.

Ce n'est pas la première fois que les opérations un peu trop audacieuses de ce financier lui valent des démêlés avec la justice. En 1912, la constitution de la « Mutuelle Nationale Française » l'amena devant la onzième chambre correctionnelle qui, pour infraction à la loi sur les sociétés, condamna le banquier Zucco à six mois de prison et 5.000 francs d'amende.

En juillet de la même année, l'affaire du « Bien Social » ramena devant les mêmes juges le banquier Zucco qui, cette fois, récoltait deux ans de prison et 3.000 francs d'amende.

Ces condamnations successives n'entravèrent pas la carrière du financier, que l'on retrouve, au début des hostilités, nanti d'une mission à l'étranger et placé en sur-sis d'appel. Après un court séjour en Suisse, le banquier Zucco se fixa à Rome, où il fonda, sous le titre de la *Correspondencia latine*, un organe de propagande dont l'attitude nécessita l'intervention du gouvernement français. Le journal cessa brusquement sa publication, et le directeur, privé de son sur-sis d'appel, devait rejoindre son corps dans le plus bref délai.

En juin 1916, une enquête du gouvernement militaire de Paris faisait découvrir que le banquier Zucco avait touché pour plus de 100.000 francs de coupons de Rente russe pour le compte de la banque Ersbach, de Vienne (Autriche).

Le délit de commerce avec l'ennemi était certain. Mais les investigations de la police ont fait découvrir mieux encore. Quelques-unes des valeurs volées pendant l'occupation allemande de Clermont (Oise) auraient été négociées à Paris, par l'intermédiaire du banquier Zucco, qui achetait aussi à 60 %, en France, des coupons de valeurs ennemies, notamment de la Rente autrichienne, qu'il faisait encaisser par des agents de change genevois.

L'« Atlantique » torpillé peut rentrer au port

Le paquebot *Atlantique*, des Messageries Maritimes, a été attaqué en Méditerranée dans les premiers jours de mai.

Atteint par une torpille, il a pu rentrer dans un de nos ports par ses propres moyens. On a à déplorer la mort d'un passager ouvrier et de neuf Arabes.

Krupp est décoré par le kaiser

AMSTERDAM, 16 mai. — Le kaiser vient de nommer M. Krupp von Bohlen commandeur de l'ordre de la maison royale de Hohenzollern. (Radio.)

Etablissements Delaunay-Belleville

La Société anonyme des Etablissements Delaunay-Belleville procède au placement de 15.000 obligations 6 % de 500 francs faisant partie d'un emprunt de 15 millions autorisé par l'assemblée générale du 26 février.

Ces obligations nominatives ou au porteur seront amortissables en 15 années à partir de 1928. Le prix d'émission est fixé à 490 francs, jouissance du 15 mai 1918. Les demandes sont reçues à la Société Générale pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France, 29, boulevard Haussmann, à Paris, et dans toutes ses agences.

Ces obligations rapporteront un intérêt annuel de 6 % net, payable par semestre, les 1^{er} mars et 1^{er} septembre de chaque année. La Société des Etablissements Delaunay-Belleville prend à sa charge tous impôts présents et futurs dont le capital et l'intérêt de ces obligations sont ou seraient passibles.

Les formalités prescrites par les dispositions législatives en vigueur ont été dûment accomplies et la publication de la notice a été faite au Bulletin des Annonces légales obligatoires à la charge des sociétés financières du 11 mars 1918.

Sur les tramways

On sait que sur les lignes : 14 « Bastille-Champ-de-Mars » ; 15 « La Muette-Rue Tailbout » ; 16 « Boulogne-Auteuil-Madeleine », les places de plate-forme centrale des motrices sont de 1^{re} classe.

Cette disposition sera étendue à dater du 18 mai courant aux lignes :

8 « Montrouge-Gare de l'Est » et 30 « Etoile-Place Blanche-Bastille ».

A la même date, sur ces deux dernières lignes, le nombre des places de 2^e classe des attelages sera augmenté de 12 places dans chaque voiture.

Sur les cinq lignes, les places des plates-formes extrêmes des motrices seront de 2^e classe.

LE « TIP » remplace le Beurre

Auc. Pellerin, 82, r. Rambuteau (2^e 1/2 la 1/2 kg.)

LAIT
CONCENTRÉ

SUCRÉ
et
SANS SUCRE

NESTLÉ

LA
MARQUE
PRÉFÉRÉE

En Vente
partout

JEAN

PAR MAURICE LEVEL

— Quel âge as-tu ?
— Très occupé à tasser son gâteau de sable, le petit répondit :
— Quatre ans.
— Et comment t'appelles-tu ?
— Jean.
— Jean comment ?
— Jean.
Le monsieur sourit :
— Ce n'est pas un nom, ça ; il y a beaucoup de petits garçons qui s'appellent Jean ; comment s'appelle ton papa ?
L'enfant répondit, les yeux candides :
— Je m'appelle Jean.
Alors, une femme qui cousait, assise sur le banc, posa son ouvrage sur ses genoux et dit :
— C'est bien son nom, il n'en a pas d'autre...
Elle avait la voix triste et de pauvres yeux fatigués. Le vieux monsieur souleva son chapeau et s'excusa ; mais elle hochait la tête et murmura :
— Il n'y a pas d'excuse, monsieur ; viens ici, mon petit !
Elle attrapa l'enfant, caressa ses cheveux et le baisa au front :
— Allons, joue ; cours un peu.
Puis, recommençant à coudre, elle expliqua :
— Ça leur fait du bien de courir, à cet âge.
— Sûrement, approuva le vieux monsieur. C'est votre petit garçon ?
Elle inclina la tête. Il reprit, suivant des yeux l'enfant qui s'éloignait :
— Il vous ressemble.
Les mains de la femme tremblèrent ; elle rougit et demanda très bas, laissant l'aiguille engagée dans la toile :
— Vous trouvez ?
— Oui... il est blond comme vous... Evidemment, à cet âge, ce ne sont jamais que des ressemblances assez vagues... Elle soupira :
— Sans doute...
— Souvent, les bébés ressemblent à la fois au père et à la mère ; on ne saurait dire ce qu'ils ont de celle-ci ou de celui-là, mais pour un étranger c'est la première impression qui compte. Peut-être, si je voyais le père...
Pour la seconde fois, la femme baissa la tête et dit d'un ton grave :
— Je ne saurais pas assurer seulement s'il est à moi. Ça paraît impossible... et c'est ainsi, pourtant. Oh ! il n'y a rien de caché... C'est la fatalité qui a fait la chose... Des fois, je le regarde, pour trouver dans sa petite figure un trait du père ou de moi-même ; d'autres fois, je ferme les yeux, pour n'être plus tentée de chercher.
Il est né à la Maternité en avril 1918, pendant la guerre ; les Allemands tiraient de loin, au hasard, sur Paris. Nous étions deux femmes dans la même salle, et nous venions d'avoir chacune un garçon, quand un obus est tombé, devant nos lits. Nous étions comme qui dirait ici et là. La sage-femme enveloppait les petits. Dans les hôpitaux, à mesure que les enfants viennent, on leur met au bras un numéro qui correspond au lit de la mère, pour les reconnaître ; parce que, n'est-ce pas, des nouveau-nés, c'est tous pareils... Le mal part de là... L'obus, en éclatant, tua la sage-femme et l'un des petits. Nous, nous étions autant dire sans connaissance, sans comprendre, en tout cas : la douleur, la fatigue, et cet épouvantable bruit... Bref, on nous a emportées de crainte que le plafond ne s'écroulât... Mais, quand on nous a eu mises en sûreté, il n'y avait plus qu'un enfant, et pas de numéro... Était-ce mon petit ? Était-ce celui de ma voisine ? Personne n'a pu dire... J'ai bien le souvenir que le mien était dans le berceau de droite et que l'obus était tombé à gauche... Mais ma voisine a dit pareil, et les infirmières ne savaient pas ; et puis, qui peut savoir, dans de tels moments ?... On a cherché, questionné... Mais que voulez-vous retrouver ?... Moi, je crois... je crois... que c'est mon petit ! Mais croire... ce n'est pas des preuves... et ma voisine croit aussi... Ah ! on a passé des jours et des nuits à pleurer, à se déchirer le cœur, à se supplier l'une et l'autre ! Pensez, monsieur, on était deux veuves, déjà ! Nos maris tués à la guerre, on n'avait plus que ce petit, chacune, pour se rattacher à la vie... Et puis on ne pleurait pas seulement pour celui qui était vivant... on pleurait sur l'autre qui était mort : on était à deux de deuil et de joie en même temps ; un peu du cœur à regarder dormir celui qui était au berceau ; un peu du cœur à saigner pour celui qu'on avait mis en terre.
Elle essuya ses yeux et appela :
— Jean, mon coco, ne va pas trop loin ; joue là où tu es...
Elle reprit, contant sa lourde peine :
— La voisine et moi, on ne se connaissait pas. D'abord, on ne voulait pas se causer, comme si l'une avait pris quelque chose à l'autre ; les gardes n'osaient pas nous confier le petit, de crainte que, par chagrin, on ne fasse une folie, et nous trouvions que c'était bien ainsi... Et puis, quelqu'un a parlé de mettre l'enfant à l'Assistance... Alors, ça nous a fait peur à toutes deux ; en même temps, nous avons demandé qu'on nous permette de le voir un peu, de le toucher, de l'embrasser ; et puis qu'on nous le laisse, entre nous ; et puis, un jour que je reposais, la voisine l'a pris et lui a donné le sein... Je l'ai vu en m'éveillant... Je n'ai rien dit ; et je lui ai donné le sein à mon tour... Dans nos bras, il ne pleurait plus ; et quand on l'avait remplacé dans le berceau, on aurait dit qu'il nous regardait, tour à tour... Il ne regardait pas, bien sûr, mais c'est des idées qu'on se fait...

pris de rustiques une matière ressemblant à du goudron. Ils y mirent le feu. Le résultat leur causa une telle frayeur qu'ils plantèrent la leur charrette et s'en furent trouver le policeman. Celui-ci fit transporter l'infamie machine dans un fourré et la couvrit de feuillage.
Elle y resta jusqu'à l'arrivée d'un officier de marine venu du port le plus proche. Ce marin confessa le fermier, qui lui raconta comment la mine récalcitrante avait été ouverte au moyen d'un marteau, d'un ciseau et d'une clef à conserve.
La flamme qui s'était échappée de la mine s'était élevée à une hauteur de cent mètres. Elle avait jeté l'épouvante chez tous les habitants de la côte, qui s'étaient réfugiés les uns sur les collines avoisinantes et les autres sous leur lit.
Le fermier auteur de tout le mal pensait avoir découvert une sorte de grosse marmite à faire la soupe. Il fut plus heureux que ces dix Irlandais qui, prenant une mine pour un tonneau de rhum, se mirent en devoir de l'ouvrir et furent réduits en bouillie par l'explosion.

Sous bande

Une nouvelle coutume tend à se développer en librairie.
Si vous regardez les livres exposés sous les galeries de l'Odéon ou à la devanture des boutiques sur les boulevards, vous remarquerez qu'ils sont presque tous ceints d'une bande blanche ou colorée.
La bande ne portait naguère encore que des simples mots : *Vient de paraître*.
C'était une manière d'attirer l'attention de la clientèle qui, à tort ou à raison — plutôt à tort selon nous — préfère les ouvrages nouveaux aux anciens.
On compléta cette indication par la mention des récompenses littéraires remportées par les auteurs :
Prix Goncourt, Prix de la Vie Heureuse, Grand Prix littéraire de l'Académie française.
Aujourd'hui les libraires font mieux ou davantage.
Ils impriment sur la bande une petite réclame en faveur du livre. C'est une brève analyse, un aperçu de critique littéraire, quelques lignes fort élogieuses, comme bien on pense.
Un roman, qui est une des dernières nouveautés, porte une bande sur laquelle on peut lire :
C'est le roman d'une jeune fille. Au premier chapitre, elle a dix-huit ans. A la fin du roman, elle en a dix-neuf. Et cette année-là est tout entière de charme et de bonheur.
Quelle jeune fille de dix-huit ans résisterait au désir de savourer une histoire qui lui est si galamment recommandée ?

Chevaux ailés

Excelsior en reproduisant, l'autre jour, l'aspect de la colonne Vendôme au pied de laquelle s'est effondrée la carapace de sacs qui en revêtaient le socle, rappelait que déjà s'étaient produits deux accidents du même genre : à l'Arc de Triomphe, devant la Marsaillaise de Rude, et au Luxembourg, devant la Fontaine Médicis.
Nous signalons à l'indolente administration des Beaux-Arts que la série va probablement continuer.
A la porte des Tuileries, les sacs qui recouvrent les chevaux ailés de Coysevox sont pourris. Il en est qui laissent échapper le sable qu'ils contiennent. En se vidant ceux qui sont au bas de l'amorcellement vont provoquer l'éboulement des autres.
Grave menace pour les promeneurs qui passent le long de ces groupes.
Et, peut-être, au moment de la chute, les sacs vont-ils entraîner une aile ou un pied des divins coursiers de marbre.
Singulière protection assurée aux œuvres d'art !
Elle risque de les briser plus sûrement que les bombes des gothas.

LE PONT DES ARTS

Une exposition d'art français, comprenant 137 tableaux depuis Delacroix jusqu'à Renoir, et 73 dessins de David à Forain, s'est ouverte hier après-midi au Musée d'art et d'histoire de Genève en présence d'un grand nombre d'artistes, d'hommes de lettres et de personnalités politiques.
Des discours ont été prononcés par MM. Viret, conseiller administratif ; Pfalon, consul général de France, et Bénédicte, conservateur du Musée du Luxembourg et du musée Rodin à Paris, délégué du gouvernement français.

LE VEILLEUR.

courtoisie faite homme, lui jeta un regard dur et lui dit brutalement :
— Je ne suis pas mort. Mon fauteuil n'est pas libre.
— Mais, répondit M. Bertrand, troublé, je viens vous demander votre voix pour le fauteuil de Jules Claretie.
— Et, moi, je vous répète que le mien n'est pas vacant.
Puis, Mézières se tut, et son visiteur le quitta.
Depuis, M. Bertrand voulut succéder à Mézières sous la Coupole.
Est-ce l'ombre courroucée du défunt qui est intervenue pour faire échouer cette candidature ?

EN LIAISON

Une dame importante, une présidente de ceci ou de cela, ne doit pas terminer une lettre — une lettre officielle, surtout ! — par la formule : *« Recevez... »*, etc. Elle aura meilleure grâce en écrivant au moins : *« Veuillez recevoir... »* C'est à ses fournisseurs que l'on dit tout uniment : *« Recevez... »*
Parallèlement, il ne faut pas envoyer ses « meilleurs souvenirs » qu'à des amis intimes, et sa « sympathie » qu'à des relations mi-officielles, mi-mondaines. Quant à ses « sentiments distingués »...
Mon Dieu, que de nuances dans la société bien élevée, que d'affaires ! Et l'on prétend que les traditions n'y sont pas bien gardées !
Il est vrai que dans d'autres sociétés, de moins bon ton, il n'est pas plus aisé de parler comme il convient, de se faire entendre enfin. C'est là qu'il y en a, à peine si j'y retrouve le mien. Par exemple, quand on répond : *« Je comprends... »* il faut savoir que cela signifie : *« Certes... »* Et il en va de tout ainsi. C'est un travail que de suivre la conversation d'une minidette ou d'un saute-ruisseau.
Mlle Louison, qui porte des robes chez les clientes, et m'honore de son amitié, me confiait l'autre jour : *« Mon vieux, je vas quitter la boîte, un de ces matins. La patronne m'a dans le nez. J'ai encore vu ça hier : des mon entrées à l'atelier, elle m'a bourré le sale œil... »*
Or, cela voulait dire : *« Elle m'a lancé un mauvais regard. »* Et, poursuivant, Louison ajouta gaiement : *« Mais qu'est-ce que ça peut bien me faire, après tout ?... Bah ! pousse la voiture, et occupe-toi du chapeau de la gamine ! »*
Et cette longue phrase signifiait tout bonnement : *« Ça m'est fort égal ! »*
Comme je me taisais, un peu ahuri, Louison me demanda : *« Eh bien, quoi ? Tu n'y entends rien ? »*
Traduction en français ordinaire : *« Eh bien, quoi ? Tu ne comprends pas ? »*
Après quoi, elle conclut, bonne fille : *« T'en fais pas, va ! Laisse flotter les rubans. »*
Autrement dit : *« N'y pense plus, cela n'a aucune importance. »*
Au fond, Louison ne parle pas sans grâce ; mais il faut être initié. — MARCEL BOULENGER.

La fortune de Gordon Bennett

Gordon Bennett était un des milliardaires américains. On lui attribuait 3 milliards.
Son père lui avait laissé le *New York Herald*, qui fut concurrencé plus tard par le *New York World*, qui pérorait quand il fut acheté par M. Joseph Pulitzer, un simple reporter qui gagnait péniblement 50 francs par semaine et qui en fit un des premiers journaux des Etats-Unis, tirant à 1.800.000 exemplaires à seize pages.
Mais le *New York Herald* garda la supériorité par la qualité de sa rédaction et par le nombre de ses annonces.
Avant de quitter les Etats-Unis, Gordon Bennett, qui n'a pas de fils et qui était brouillé avec sa sœur, a constitué une société coopérative comprenant depuis le rédacteur en chef jusqu'au plus petit typographe à qui il a laissé la propriété du grand journal américain, ce qui représente une centaine de millions.

Histoire d'une mine

Si le récit qu'on va lire n'émanait du gouvernement britannique, il paraîtrait incroyable.
Il s'agit d'une mine qui fut trouvée, sur la côte sud-africaine, par un fermier boër et son fils. Sans méfiance, ils hisserent cet objet inconnu sur leur charrette et ils en déversèrent la large calotte de cuivre.
C'est alors qu'apparut à leurs yeux sur-

LES Alliés se sont installés, pour la guerre, à l'Hôtel du Libre-Echange. On y campe dans la plus fraternelle camaraderie, et tout y est mis en commun. Chacun s'efforce de faire bénéficier son voisin de son expérience personnelle et apporte même une certaine coquetterie à montrer ses petits talents de société.

Les Américains, en particulier, ont tenu à nous donner, sans retard, quelques utiles leçons de choses. A peine entrés chez nous, ils ont jeté un coup d'œil circulaire sur la France et ont immédiatement déclaré qu'on pouvait améliorer sérieusement cette traditionnelle hôtellerie de l'univers qui, actuellement, héberge une si formidable clientèle.

Ils ont estimé que nos chemins de fer étaient des jouets d'enfants, que nous ne savions pas utiliser l'automobilisme et que notre conception du téléphone dépassait en comique les fantaisies les plus saugrenues de Charlie Chaplin.

Continuant le tour du locataire, ils ont découvert d'autres lacunes plus graves dans notre éducation sociale. Et ils ont décidé de nous apprendre à vivre. Leur premier soin sera, nous dit-on, de nous enseigner la puériculture. Ils trouvent que nous n'avons pas assez d'enfants et que nous ne savons même pas conserver ceux que nous avons. Une propagande méthodique va être entreprise par nos hôtes pour rendre la race française aussi prolifique que le lapin d'Australie. Des affiches, des tracts et des films éducateurs vont inonder notre territoire.

Une de ces compositions édifiantes a déjà été publiée. Elle représente un bataillon de nouveaux-nés brandissant des pancartes où sont inscrites leurs justes revendications : *« Nous voulons, dit l'un, le lait de nos mamans !... »* *« Etre tranquilles... »* ajoute un second avec simplicité... *« Etre protégés des mouches et dormir seuls »,* réclame un sybarite... *« Avoir des sages-femmes compétentes »,* insinue un scientifique... Voilà une génération consciente et organisée qui saura se débrouiller dans l'existence !

C'est ainsi que nos invités s'efforcent de payer leur écot. Ils cultivent courageusement notre jardin. Nos hôtes ont des lettres. Ils connaissent nos vieilles traditions et ont lu tout le théâtre de Labiche. Ils ont appris ainsi qu'il est tout à fait convenable, après avoir déjeuné chez un ami, à la campagne, d'empoigner le râtelier et l'arrosoir et de donner un coup de main pour égaliser le sable de ses allées et rafraîchir ses latrues !...

EMILE.

Les orangers

Après être resté longtemps maussade, le ciel de Paris s'éclaircit. La température qui, ces jours derniers encore, était parfois aigre et crispée, s'attéridit.
Et voici l'annonce de la belle saison : aux Tuileries et au jardin du Luxembourg, les jardiniers sortent des serres les orangers, les palmiers, les grenadiers.
Les caisses vertes sont arrivées sur les cadres roulants et traînées majestueusement par de gros percherons qui marchent d'un pas de sénateur ; au fait, c'est l'allure qui convient aux abords du Palais où se réunissent les Pères consacrés.
L'attelage s'arrête. Le treuil libère ses chaînes et l'arbre-promeneur est déposé sur le sol.
Les allées des jardins publics se parent d'un nouveau décor. Les orangers et les grenadiers vont fleurir. Images de paix dans Paris menacé par les gothas, coquetterie persistante d'une ville qui ne veut point renoncer à sourire.

Pressentiment d'un Immortel

M. Louis Bertrand, l'excellent romancier qui, hier, était candidat en même temps que M. René Boylesse au fauteuil de Mézières, avait d'abord brigué celui de Jules Claretie, que le maréchal Joffre conquiert sans coup férir.

M. Louis Bertrand avait même commencé ses visites. Il était allé voir précisément M. Mézières, qui, à ce moment-là, vivait encore, mais qui, à vrai dire, était fort affaibli.

Quelle étrange, quelle mystérieuse vision passa alors dans l'esprit du vieillard ?
Aux premiers mots que M. Bertrand prononça, M. Mézières qui, cependant, était la

LE MONDE

LES COURS

— S. A. R. le duc de Brabant, fils de LL. MM. le roi et la reine des Belges, a été l'hôte de LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre au château de Windsor.

La princesse Alice de Athlone était également auprès des souverains anglais.

CERCLES

— Au scrutin du Jockey Club ont été admis hier, à titre de membres temporaires : le lieutenant-colonel lord Charles Montagu, le major sir Samuel Scott Bart et le major M. H. Milner. Tous trois avaient pour parrains le général vicomte de Lastours et le général marquis de Nadaillac.

INFORMATIONS

— La princesse Michel Murat vient d'arriver à Nice.

— Une dépêche de Madrid annonce que S. Em. le cardinal Mercier vient d'être élu membre d'honneur de l'Académie royale des sciences morales et politiques d'Espagne. Le prélat est le seul personnage étranger revêtu de cet honneur.

NAISSANCES

— La comtesse Jean de Liniers a mis au monde un fils : Amaury.

— Mme René Melaon d'Arc a donné le jour à un fils : Michel-François.

MARIAGES

— Ces jours derniers, à Saint-Sébastien, a été béni le mariage de M. Xavier Iturralde avec Mlle de Benamejia, fille aînée du marquis de Benamejia, grand d'Espagne de première classe.

Les témoins du marié étaient : M. Campion, M. Georges de Sastregeui, M. J. Eugène et M. Farbigu ; ceux de la mariée : le duc de Santo Mauro, le marquis de Santa-Cruz, le marquis de Porralba, le comte de Urgoiti et M. Juan d'Obregon.

— Dans l'intimité vient d'être célébré, au château de Montjoie (Côtes-du-Nord), le mariage du baron Marcel Jurien de La Gravière,



LE BARON M. JURIEU DE LA GRAVIERE ET M^{me} MARIE-RENEE DE BOTMILIAU

au front, avec Mlle Marie-Renée de Botmiliau.

Les témoins étaient : pour le marié, le vicomte Julien de La Gravière, lieutenant au 14^e chasseurs, et le baron Julien de La Gravière, lieutenant de vaisseau, ses frères. Pour la mariée : sa sœur, Mlle de Botmiliau, remplaçant son frère, le comte Jean de Botmiliau, lieutenant aviateur, retenu au front, et le comte de Villegas, attaché à la légation de Belgique, son beau-frère.

La quête a été faite par Mlle de Maleissye, accompagnée par M. Alain de Botmiliau.

Assistaient à la cérémonie : comte et comtesse de Villegas, comtesse Edgar de Villfranche, capitaine et comtesse de Masin, comtesse de Kergarou, comtesse A. de Guébriant, comte et comtesse S. de Lorgeril, comtesse de Bézil, marquise de Kerouartz, comtesse de Fontenailles, etc., etc.

DEUILS

— Le corps de M. Gordon Bennett a été embaumé et mis en bière hier.

Ses obsèques seront des plus simples. Le cercueil sera dirigé sur Paris lundi et transporté à l'église américaine de l'avenue de l'Alma, qui sera transformée, pour la circonstance, en chapelle ardente.
L'inhumation aura lieu au cimetière de Passy.

Mme Gordon Bennett a reçu de nombreux télégrammes, notamment de M. Raymond Poincaré, de M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, lui présentant les condoléances du gouvernement français. Le général Lestocq, commandant la subdivision de Nice, accompagné de son chef d'état-major ; le commandant Roux, major de la garnison, ainsi que le prince de Broglie et M. Leeshman, ancien ambassadeur des Etats-Unis, ont également présenté leurs condoléances.

— La messe annuelle de l'Ecole polytechnique décédés ou tués à l'ennemi sera célébrée aujourd'hui vendredi, 17 mai, à 10 heures, en l'église Saint-Etienne du Mont.

— En l'église Saint-Philippe du Roule, hier à dix heures, un service a été célébré pour le repos de l'âme de la comtesse Minan-goy, née Pérignon.

— Nous rappelons que les obsèques de Mme Desmarais ont lieu ce matin à dix heures en l'église Saint-Philippe du Roule, où l'on se réunira.

Nous apprenons la mort :

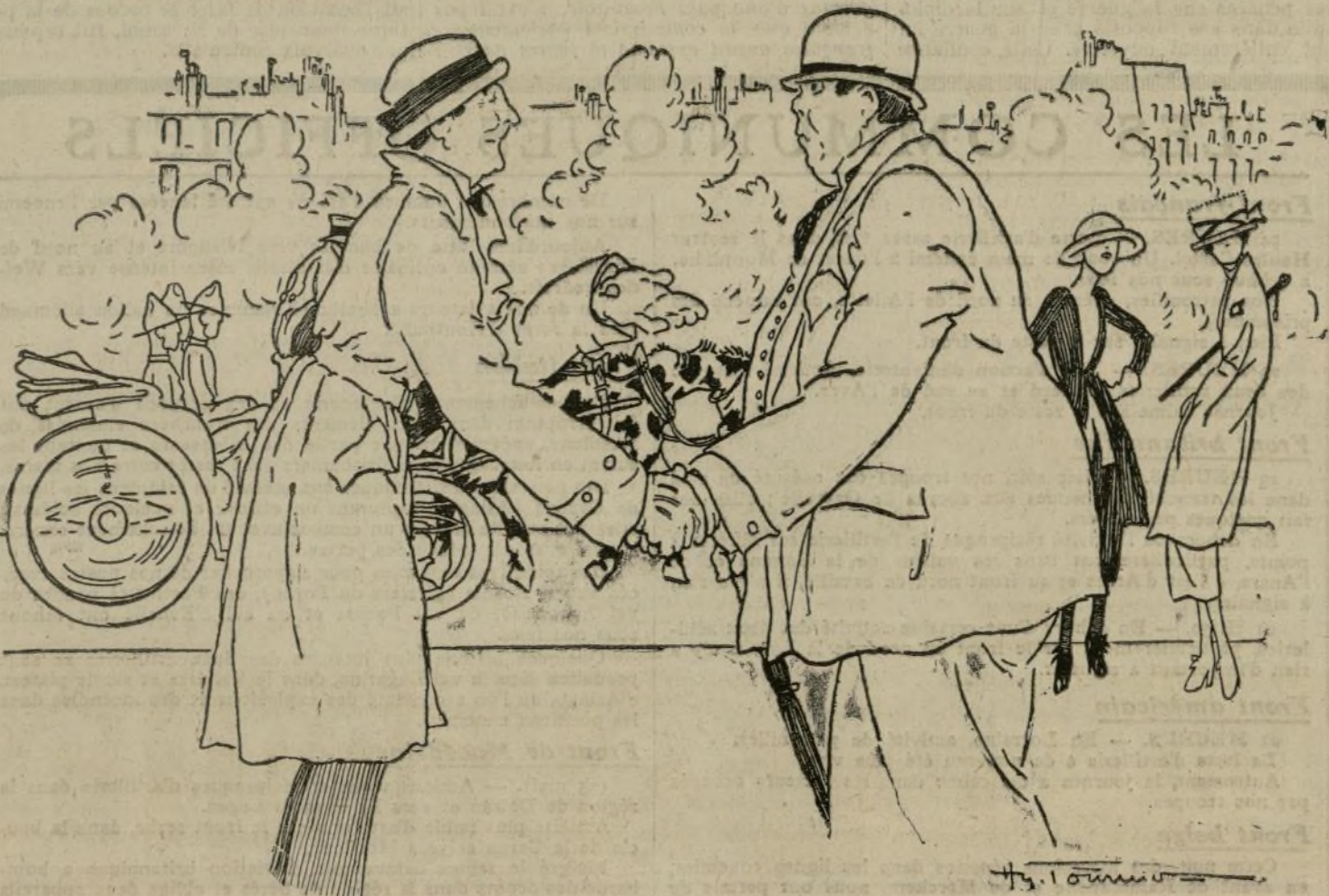
De Mme Jeanne Coudyser, directrice de la pouponnière de l'œuvre du Secours de guerre, qui, depuis le début des hostilités, a sauvé des centaines de petits enfants français et belges. La défunte avait reçu la médaille des épidémies et la médaille d'argent de l'Assistance publique, en récompense de son admirable dévouement ;

Du commandant Paul Jauffret, chef de bataillon d'un régiment de zouaves et tirailleurs, tombé héroïquement à l'ennemi. Il avait épousé Mlle de Gribelval et laisse cinq enfants ;

— Prière d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 13-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 9 à 6 heures. Prix spéciaux à nos abonnés.

DONNEZ A VOS DENTS
UNE
BLANCHEUR ÉCLATANTE
PAR L'EMPLOI DE
DENTIFRICE BLEU "HÉRA"
Garanti sans acide - Aseptise - Conserve.
En vente en PÂTE, ELIXIR, POUDRE dans toutes Pharmacies.
Brochure illustrée FF 81 83 Rue de Chezy-NEUILLY (Seine)

LA VIE CHÈRE



par Henry Fournier

— Tu déjeunes avec moi ?
— Volontiers...
— Je t'invite... Tu paieras.

LA SEMAINE ÉLÉGANTE



TOQUE en paille
écossaise genre
paillasse : la
passe, relevée, est
libérée de velours.

Chapeau entièrement
en ruban
gros grain havane
serré par un
lien de ruban.

Toque de forme
nouvelle en crin
noir piquée tout
autour de motifs
d'aigrette noire.

LA SIMPLICITÉ EST LA NOTE DOMINANTE DE LA MODE ACTUELLE. — LES PETITS CHAPEAUX ACCOMPAGNENT LE TAILLEUR OU LA VESTE DE TRICOT ; LA CAPELINE CONVIENT AUX ROBES DE CAMPAGNE. — LES TRICOTS RAYÉS EMPLOYÉS EN ÉCHARPES, EN ROBES ET EN MANTEAUX. — LE CHAPEAU SOUPLE. — LES GARNITURES EN VOGUE SONT LA PLUME DÉFRISÉE, LE SINGE ET SURTOUT LE RUBAN SOUS TOUTES SES FORMES.

Les grands chapeaux qu'on nous avait fait espérer n'ont pas l'air de se disposer à sortir. Il est vrai qu'à Paris ils n'ont nulle raison d'être et qu'ils ne pourraient point trouver place dans la bousculade du métro que tout le monde emprunte actuellement. Avec une robe légère, une grande capeline souple est jolie et seyante, surtout quand elle est transparente, mais avec un tailleur, avec une de ces robes de jersey d'une seule pièce ou à longue tunique d'une simplicité voulue il ne va guère.

On ne peut nier que le goût de la simplicité ne soit général. C'est peut-être ce qui fait dire que la mode n'est point très nouvelle parce qu'elle ne nous a pas apporté de changements très marqués.

Allez donc mettre des robes à falbalas ; actuellement ce serait d'un goût fâcheux. La tenue sportive qu'on adopte généralement vers la fin de juin à l'époque où d'ordinaire l'on va volontiers goûter à Puteaux ou à La Boule est une nécessité cette année beaucoup plus tôt. Celles qui le gros canon a fait partir mènent des maintenant la vie qu'elles menaient d'habitude seulement aux grandes vacances ; celles qui sont restées à Paris adoptent aussi ces manteaux de tricot et ces chapeaux simples si faciles à porter avec n'importe quelle robe. Les tricot rayés se prêtent à des fantaisies amusantes, aussi bien pour les robes que pour ces vestes sans ouverture qu'on passe par-dessus la tête. On tire un parti agréable des larges rayures, que le tricot soit tout en laine ou rayé laine et soie. L'écharpe de jersey est l'indispensable complément de vêtements ; portée autour du cou elle remplace le gros col montant jusqu'aux oreilles de nos manteaux d'hiver ; enroulée autour de la taille elle donne sur les robes de toile ou de serge une note particulièrement originale et nouvelle. Les chapeaux se sont bien adaptés à l'heure présente, étant nécessairement nouvelle. Ils sont vite mis, peuvent se plier presque comme un mouchoir et trouver place facilement dans les malles que nous impose la nouvelle réglementation des transports. On voit un peu d'aigrettes et des plumes plates défrisées ; on voit aussi du singe qui, sans fragilité, joue la crosse ; mais surtout on voit du ruban. Ce dernier est très employé cette saison, non pas seulement en nœuds ou en cocardes garnissant une forme ; mais, les chapeaux étant peu garnis, la matière qui les compose est très travaillée, et le ruban plus qu'il n'importe quel tissu se prête à mille fantaisies.

Tantôt il est rebrodé, tantôt il est coulé ; sur une forme il est natté, sur une capeline il est froncé comme dans une broderie rococo. Mieux que la paille ou le satin, il fait ces chapeaux souples qui, à la main, n'ont souvent pas de forme bien définie et qui sont si coiffants sur la tête !

Les chapeaux en tulle sont très en faveur ; souvent ils sont faits de fins plissés, ou de volants ourlés de paille, ou de jais, ou alternés de biais de tulle et de rubans froncés.

Le tulle garde sa faveur, mais on emploie plutôt le tulle à réseau un peu large que le tulle illusion qui fit fureur cet hiver. Les longs voiles flottants en tulle cheveu ourlé d'un étroit ruban de taffetas assorti et que le même ruban serre autour du cou, enlèvent aux toques de paille ou de chanvre toute sécheresse de ligne.

JEANNE FARMANT.



Robe de jersey gris souris. La jupe, d'un effet sonnet dans le bas, est découpée du haut et rattachée au corsage d'une façon très nouvelle. Le même mouvement se retrouve au corsage.

Robe de jersey de soie rayé cerise et blanc. La longue tunique retournée du bas, est servie à la taille par un ruban double face cerise et blanc. Le col marin s'ouvre sur un gilet de linon blanc.

Alors, de sentir qu'il était heureux comme ça, on s'est causé... D'abord, des mots, par politesse : « Merci, madame. Excusez, madame... » Et puis, on a causé du petit, comme si chacune causait du sien ; et puis on s'est habitué, et puis on a pleuré ensemble ; c'était forcé, puis qu'on était pareilles : des pauvres femmes, sans mari, avec la même espérance et le même deuil... Le premier jour qu'on s'est levé, on s'est regardé et on a vu, en se disant notre âge, qu'on avait dû bien vieillir en même temps. Alors, comme c'était tout de même fini d'une existence pareille à l'existence des autres, on a décidé qu'on prendrait le petit, pour nous deux. Il est tant à l'une qu'à l'autre. A l'état civil, on a mis : « Père inconnu ; mère inconnue. » On l'a emmené avec nous ; on a loué une chambre, à nous deux ; on travaille au même métier ; l'une un jour, l'autre le lendemain, pour que l'enfant ne soit jamais seul. Il nous aime pareil et nous obéit même. On finit par ne plus trouver cela extraordinaire. Ce petit, lui, ne comprend pas : il a deux caresses pour une ; il est heureux.

— Et vous ?

La femme joignait les mains et poussait un soupir :

— Nous ?... Pensez, monsieur, — on ne se le dit pas, bien sûr ! — pensez qu'à tout instant on le regarde, ce petit, et on cherche sur sa figure tous les souvenirs d'autrefois. On songe brusquement : « C'est les yeux de mon mari... C'est sa bouche... sa forme de tête... » Et puis on pleure, la nuit, dans le lit, parce qu'on sait bien qu'on ne sera jamais sûre... et que, si on était sûre, ce serait encore plus affreux... Et on pense aussi qu'en grandissant d'autres ressemblances vont naître : la voix, des goûts, des gestes... tout ce qui vient d'un même sang... Mais, même quand ça serait, on n'oserait rien dire... Pour l'avoir élevé ensemble, chacune l'aura trop bien gagné, ce petit... et on aurait autant de douleur à le reprendre qu'à le laisser...

Le soir tombait ; une femme parut au bout de l'allée. Elle était triste et lasse ; du plus loin qu'elle l'aperçut, la première appela :

— Jean, mon poulet, viens, voilà maman !

— Oui, maman, répondit l'enfant en ramassant sa pelle.

Puis, courant au-devant de l'autre femme, il cria :

— Bonjour, maman !

Et toutes deux sortirent du jardin, tenant le petit entre elles, par la main.

MAURICE LEVEL.

MALACEINE

POUDRE DE RIZ

Nous rappelons à nos lecteurs du front que les coopératives approvisionnées par les Messageries Hachette doivent être à même de leur procurer notre journal sans aucune majoration de prix ; il leur suffit d'en remettre la commande à la coopérative.

La prise d'armes d'hier

Le général Dubail a remis des décorations

A la prise d'armes qui a eu lieu hier matin au Grand-Palais, le général Dubail a remis avec le cérémonial habituel des croix de commandeur de la Légion d'honneur, d'officier et de chevalier.

Parmi les légionnaires, citons notamment : Comme commandeurs : le général de brigade Valdant, chef d'état-major du gouvernement militaire de Paris ; le général de brigade Sabatier, inspecteur adjoint aux effectifs ; le général de brigade Dehoy, inspecteur des travaux de défense des côtes contre l'ennemi flottant.

Comme officiers : le chef de bataillon Cassou, du 4^e zouaves ; le chef d'escadron Blavier, du 17^e d'infanterie ; l'officier d'administration principal Boujard, du sous-secrétariat d'Etat de l'administration de la guerre (section des effectifs).

Comme chevalier : le capitaine Monis, du 307^e d'infanterie, etc.

Le général Grumbach a procédé ensuite à la remise des médailles militaires et des croix de guerre.

Après avoir félicité les nouveaux promus, le général Dubail a remis lui-même les diplômes aux familles des officiers et soldats morts pour la patrie.

Chez les radicaux-socialistes

Le groupe du parti radical et radical-socialiste a tenu hier matin, au Palais-Bourbon, une réunion pour entendre ses délégués dans les commissions de la défense nationale.

M. René Renoult, qui préside la commission de l'armée en même temps que le groupe, lui a ainsi fait connaître les explications fournies à cette dernière par le président du Conseil sur les résultats de la conférence interalliée d'Abbeville et sur l'utilisation de l'aide américaine qui prend un développement considérable. Il a également indiqué le renforcement que l'emploi des petits tanks est susceptible de porter aux moyens dont dispose notre infanterie.

M. Franklin-Bouillon, président de la commission des Affaires extérieures, a fait, d'autre part, un exposé des incidents diplomatiques récemment posés devant l'opinion.

De cet exposé, s'est dégagée pour le groupe l'impression très nette que les tentatives de négociations qui se sont produites au cours de l'année 1917 n'ont jamais été susceptibles de procurer une paix acceptable, tant au point de vue de la fidélité de la France à l'égard de ses alliés qu'au point de vue des buts de guerre définis par le président Wilson et auxquels les puissances de l'Entente demeurent attachées.

Le docteur Carrel est nommé commandeur de la Légion d'honneur

M. Mourier, sous-secrétaire d'Etat au Service de santé, vient de remettre au docteur Carrel la croix de commandeur de la Légion d'honneur, en présence de M. Painlevé, ancien président du Conseil ; de M. Millerand, ancien ministre de la Guerre ; du professeur Pozzi et de M. Tuffier, membres de l'Académie de médecine.

Assistaient également à cette cérémonie tout intime MM. Hyde et Finney, de l'armée américaine, le médecin inspecteur Rouget et quelques amis du nouveau commandeur.

LES THÉÂTRES

Comédie-Française. — La pièce de M. Francis de Croisset : *D'un jour à l'autre*, qu'on donne de soir au Français, vient d'être représentée avec un grand succès en Italie.

Le Comité de lecture a reçu la pièce de M. Georges Bournon : *Les Chânes*, qui a été écrite entre deux étapes — l'auteur, aujourd'hui sous-lieutenant, est mobilisé — et qui est inspirée par la guerre.

Cette œuvre nouvelle sera mise prochainement en répétition.

Châtelet. — M. Fontanes a décidé de jouer *La Course au bonheur* jusqu'au dimanche 2 juin inclus, époque habituelle de la clôture annuelle du Châtelet. Mais les représentations de cette pièce, dont on célébrait la 200^e cette semaine, ne seront qu'interrompues, et c'est avec une reprise de ce beau spectacle que se fera la réouverture le 31 août prochain.

A l'Association des Artistes dramatiques. — L'Assemblée générale annuelle de l'Association des Artistes dramatiques a eu lieu hier, sous la présidence de M. Pedro Gailhard, qui a été réélu à l'unanimité. Les neuf membres du comité désignés par les mêmes suffrages sont MM. Albert Carré, Brémont, Numès, Louis Delaunay, Guignolet, André Calmettes, Lestelly, Faconnier et Paul-Jorge.

A L'OLYMPIA
en Matinée et en Soirée
A 4 h. et à 8 h. 30
Rentrée de
SU VALROGER
La Déesse de la Mort
JACOWLEY Bros.
La troupe
YAMAGATA
NORSELLI
HANVAAR et LEE
BETANGOURT
FAUCHEUILS
1, 2, 3 francs
TOUS LES JOURS MATINÉE

GAUMONT PALACE
FÊTES DE LA PENTECÔTE
S. A. R. LE PRINCE ERRANT
Grand Drame d'Aventures
Le Retour de Manivelle, avec Vaudouville Gaumont
LES ANNALES DE GUERRE
et LES GAUMONT-ACTUALITÉS
Loc. 4, r. Forest. Tél. Marcadet 16-73, ouverte
vendredi, samedi et dimanche.

LA JOURNÉE :
Opéra, relâche ; demain, 7 h. 30, *Samson et Dalila*.
Comédie-Française, 7 h. 45, *D'un jour à l'autre*, l'Anglais tel qu'on le parle.

Opéra-Comique, relâche ; dem., 1 h. 30, *Werther*, *Ping-Sin* ; 7 h. 30, *Manon*.

Odeon, 7 h. 45, *La Robe rouge*.
Vaudeville, 2 h. 30, *Faisons un rêve*.
Porte-St-Martin, relâche ; demain, 8 h. 15, *la*

Ambigu, relâche ; dem., 8 h. 30, *Quatre femmes et un caporal*.

Palais-Royal, relâche ; dem., 2 h. 30, *la Cagnotte*.
Châtelet, relâche ; demain, 8 h., *la Course au bonheur*.

Antoine, 8 h. 30, *M. Bourdin, professeur*.

Gymnase, 8 h. 45, *Petite Reine*.

Athènes, 8 h. 30, *la Dame de chambre*.

Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer ?*

Trionon-Eyrique, rel. ; dem. 8 h., *Si j'étais roi*.

Edouard-VII, 8 h. 45, *la Folle nuit*.

Capucines, 8 h. 30, *Paris au bien ! revue ; Une petite fois ; Pour dire quelque chose*.

Seals, 8 h. 30, *Amour et Cie*.

Grand-Guignol, 8 h. 30, *L'expérience du docteur Lorde, le Triangle*.

Déjazet, 8 h. 30, *la Classe 36*.

Th. des Arts, 8 h., *les Gosses dans les ruines*.

SPECTACLES DIVERS

Polies-Bergère (Gal. 02-50) 8 h. 30, la revue

Quand même ! 2 actes, 35 tableaux, 100 artistes.

Olympia (Cent. 44-68), 2 h. 30 et 8 h. 30, spectacle de music-hall ; match Delmarès-Sandrine.

Casino de Paris, 8 h. 30, Mistinguett, Chevalier, Rose Amy, Magnard dans la revue.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 8 h. 45, S. A. R. le Prince errant et le Retour de Manivelle.

LA JOURNÉE JUDICIAIRE

L'affaire Gailloux

Hier matin, le capitaine Bouchardon a reçu la déposition de M. Josse et hier après-midi celle de M. Nicolle, inspecteur à la police judiciaire.

L'affaire Farquoum

Hier après midi, M. Allaert, rapporteur adjoint au 3^e conseil de guerre, a procédé à la confrontation entre l'armateur Farquoum et le capitaine Ladoux et un autre témoin.

L'affaire Humbert

M. Jousselin a entendu hier matin deux témoins dans les affaires Charles Humbert. L'après midi il a longuement interrogé le sénateur de la Meuse.

Les hausses illicites

M. Pradet-Ballade, juge d'instruction, vient de renvoyer devant le tribunal pour spéculation illicite sur l'essence : Mme Elisa Feuille, épicière ; MM. Maurice Bersihand, entraîneur ; Léonard Paris, marchand de papier ; Léon Romière, entrepreneur de transports ; Ferdinand Serpelle, bijoutier ; Léon Lansard, plombier ; Frédéric Wagner, représentant de commerce, et Achille Lepasseur.

Pour spéculation illicite sur les pommes de terre est également renvoyé en correctionnelle Joseph Razavet.

Entraves au travail

M. Morand a mis sous mandat de dépôt, dans son cabinet, un jeune homme de dix-huit ans, Victor Pourcelot, ajusteur à l'usine Mayen, à Suresnes, sous l'inculpation d'entraves à la liberté du travail avec menaces de mort. Il est accusé d'avoir voulu empêcher, en les menaçant de son revolver, les ouvriers de nuit de reprendre le travail.

Propos alarmistes

Mme Scherif de Mallavie, riche rentière, habitant rue de Sèvres, a épousé un sujet ottoman arrêté en Suisse pour espionnage au service de l'Allemagne. M. Morand, juge d'instruction, vient de la renvoyer en correctionnelle pour propos alarmistes et sentiments germanophiles.

Propos défaitistes

M^{rs} Bartissot et Bloch ont été invitées à prendre connaissance du dossier Rappoport qui sera transmis, samedi, au gouvernement militaire pour infraction à la loi du 5 août 1914 sur les propos défaitistes.

Chapeaux CHIC HÉLÈNE

50, rue des Mathurins, PARIS

PETITS CONSEILS

Mme Madeleine de R... répondra à toutes les questions féminines qui lui seront posées. Ecrire pour lettre personnelle.

Rosette. — Pour vous faire maigrir demandez à Desvilles, pl^{re} 24, rue Etienne-Marcel, ses « Filles de Gigarina », 12 fr. 50 le fl. 1^{er} ; 7 fr. 50 le 1^{er} 1/2. Vous y trouverez aussi, pour vous débarrasser de votre duvet gênant, « Titania », à 3 fr. 60 1^{re}.

Jeune mariée. — En règle générale, l'linge personnel de la jeune femme est marqué de l'initiale de son prénom et de l'initiale du nom du mari. Le linge de maison porte les initiales du nom des deux familles, en commençant par celle du mari. Mais la fantaisie est permise. Pour le linge de corps surtout, on peut très bien ne mettre que l'initiale de son prénom.

Anne-Marie. — Craignez pour votre épiderme la trahison des premiers rayons du soleil de mai. Les taches de rousseur sont vite là. Une protection simple et efficace consiste en une couche légère de Poudre de riz de Luz, adhérente et hygénique.

Marcelle. — Les cheveux qui tombent ont besoin de liberté et de repos. Laissez-les flotter plusieurs heures par jour. Plus d'ondulations, de coiffures compliquées, de chapeaux lourds. S'ils sont secs, massez le cuir chevelu avec de l'huile d'amandes douces ou de la glycérine. S'ils sont gras, faites un lavage tous les 15 jours et laissez sécher au soleil. Pas de séchage au radiateur. Je ne puis répondre ici à votre seconde question.

La documentation sur la guerre la plus complète et la plus exacte est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions spéciales à nos bureaux.

BONNE OCCASION 14 doubles portes capitonnées, en très bon état, à vendre. — Ecrire à M. SEGOND, 20, rue d'Enghien, Paris.

Bourse de Paris du 16 Mai 1918

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			3 1/2 %	107 1/2	107 1/2
5 0/0 libéré	87 70	87 70	4 1/2 %	107 1/2	107 1/2
5 0/0 libéré	87 70	87 70	5 1/2 %	107 1/2	107 1/2
5 0/0 libéré	87 70	87 70	6 1/2 %	107 1/2	107 1/2
5 0/0 libéré	87 70	87 70	7 1/2 %	107 1/2	107 1/2

3 1/2 %	107 1/2	107 1/2	3 1/2 %	107 1/2	107 1/2
4 1/2 %	107 1/2	107 1/2	4 1/2 %	107 1/2	107 1/2
5 1/2 %	107 1/2	107 1/2	5 1/2 %	107 1/2	107 1/2
6 1/2 %	107 1/2	107 1/2	6 1/2 %	107 1/2	107 1/2
7 1/2 %	107 1/2	107 1/2	7 1/2 %	107 1/2	107 1/2

8 1/2 %	107 1/2	107 1/2	8 1/2 %	107 1/2	107 1/2
9 1/2 %	107 1/2	107 1/2	9 1/2 %	107 1/2	107 1/2
10 1/2 %	107 1/2	107 1/2	10 1/2 %	107 1/2	107 1/2
11 1/2 %	107 1/2	107 1/2	11 1/2 %	107 1/2	107 1/2
12 1/2 %	107 1/2	107 1/2	12 1/2 %	107 1/2	107 1/2

13 1/2 %	107 1/2	107 1/2	13 1/2 %	107 1/2	107 1/2
14 1/2 %	107 1/2	107 1/2	14 1/2 %	107 1/2	107 1/2
15 1/2 %	107 1/2	107 1/2	15 1/2 %	107 1/2	107 1/2
16 1/2 %	107 1/2	107 1/2	16 1/2 %	107 1/2	107 1/2
17 1/2 %	107 1/2	107 1/2	17 1/2 %	107 1/2	107 1/2

18 1/2 %	107 1/2	107 1/2	18 1/2 %	107 1/2	107 1/2
19 1/2 %	107 1/2	107 1/2	19 1/2 %	107 1/2	107 1/2
20 1/2 %	107 1/2	107 1/2	20 1/2 %	107 1/2	107 1/2
21 1/2 %	107 1/2	107 1/2	21 1/2 %	107 1/2	107 1/2
22 1/2 %	107 1/2	107 1/2	22 1/2 %	107 1/2	107 1/2

23 1/2 %	107 1/2	107 1/2	23 1/2 %	107 1/2	107 1/2
24 1/2 %	107 1/2	107 1/2	24 1/2 %	107 1/2	107 1/2
25 1/2 %	107 1/2	107 1/2	25 1/2 %	107 1/2	107 1/2
26 1/2 %	107 1/2	107 1/2	26 1/2 %	107 1/2	107 1/2
27 1/2 %	107 1/2	107 1/2	27 1/2 %	107 1/2	107 1/2

28 1/2 %	107 1/2	107 1/2	28 1/2 %	107 1/2	107 1/2
29 1/2 %	107 1/2	107 1/2	29 1/2 %	107 1/2	107 1/2
30 1/2 %	107 1/2	107 1/2	30 1/2 %	107 1/2	107 1/2
31 1/2 %	107 1/2	107 1/2	31 1/2 %	107 1/2	107 1/2
32 1/2 %	107 1/2	107 1/2	32 1/2 %	107 1/2	107 1/2

33 1/2 %	107 1/2	107 1/2	33 1/2 %	107 1/2	107 1/2
34 1/2 %	107 1/2	107 1/2	34 1/2 %	107 1/2	107 1/2
35 1/2 %	107 1/2	107 1/2	35 1/2 %	107 1/2	107 1/2
36 1/2 %	107 1/2	107 1/2	36 1/2 %	107 1/2	107 1/2
37 1/2 %	107 1/2	107 1/2	37 1/2 %	107 1/2	107 1/2

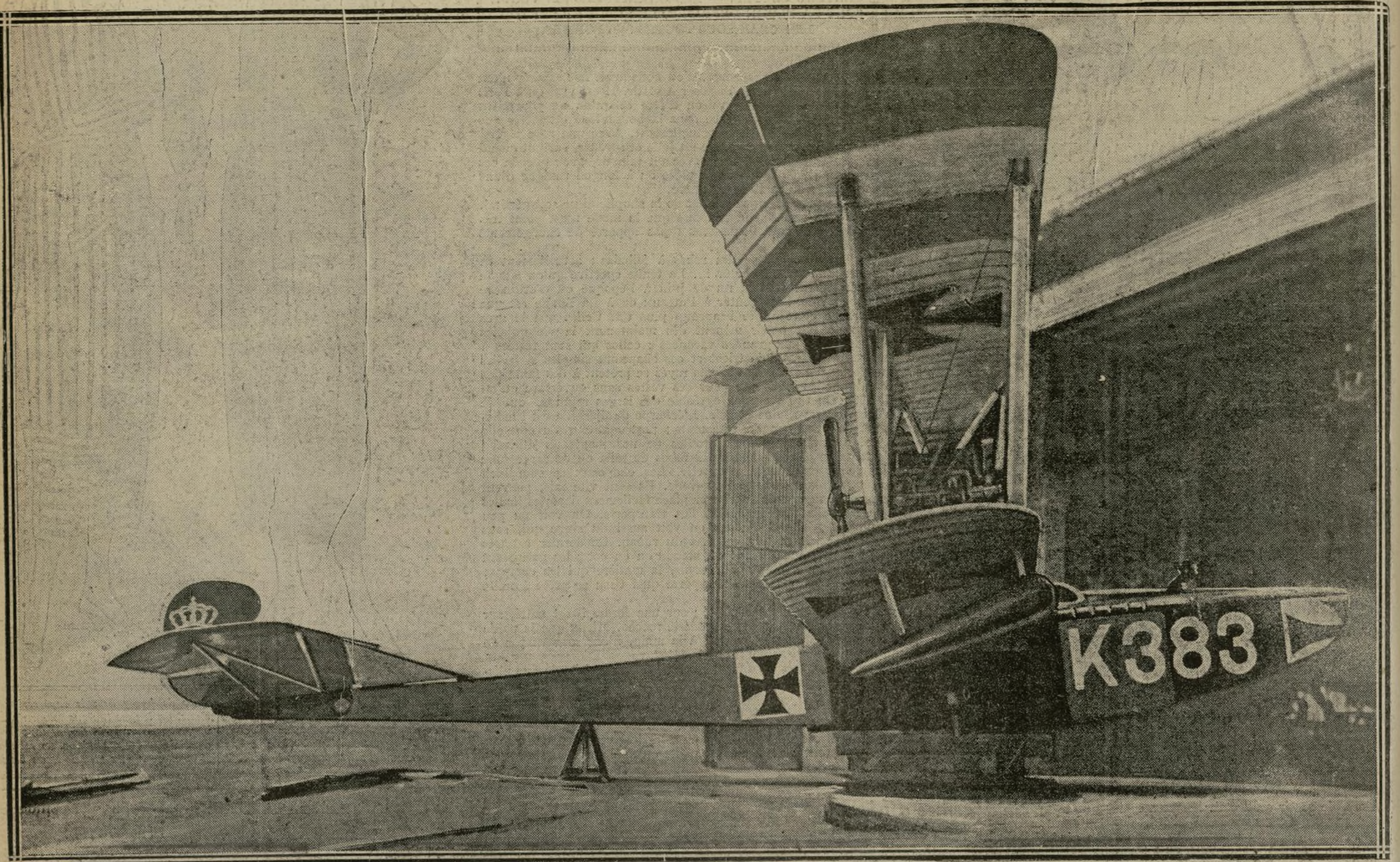
38 1/2 %	107 1/2	107 1/2	38 1/2 %	107 1/2	107 1/2
39 1/2 %					

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS 100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers ANTIQUITÉS

EXCELSIOR

Chez **MERCIER FRÈRES**
TOUJOURS 100, faubourg Saint-Antoine, PARIS
les plus élégants mobiliers ANTIQUITÉS

LE PLUS GRAND HYDRAVION AUTRICHIEN QU'AIENT ENCORE CAPTURÉ LES ITALIENS



CE SONT DES POSTES DE D.C.A. QUI L'ONT ABATTU PRÈS DE CORIOLAZZO, SUR LA PIAVE

L'aviation autrichienne — est-ce l'annonce d'une prochaine offensive ? — se montre depuis quelques semaines fort active : des raids sont effectués presque quotidiennement au-dessus des positions de nos alliés. Mais ceux-ci ont pris toutes leurs précautions et

parviennent à contenir les efforts de l'ennemi. Récemment, leurs postes de D.C.A. ont réussi à abattre, dans la vallée de la Piave, un grand hydravion, qui transportait 400 kilogrammes d'explosifs. Les officiers qui le montaient ont été faits prisonniers.

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

L'Assemblée Générale s'est tenue, le 14 mai, sous la présidence de M. Jules Siegfried.

Le Rapport du Conseil fait ressortir les augmentations considérables que présente le bilan au 31 décembre 1917 sur celui de l'exercice précédent.

Ces différences témoignent de la confiance continue du public et de l'efficacité de la récente augmentation de capital.

La Banque Nationale de Crédit a donné un concours constant aux besoins du Trésor. Ses reports aux emprunts de la Défense Nationale ont été s'élargissant chaque année : 144 millions à l'emprunt 5 % de 1915 ; 202 millions à l'emprunt 5 % de 1916 ; 271 millions à l'emprunt 4 % de 1917.

Depuis le début de la guerre, ses souscriptions en Bons et Obligations de la Défense Nationale ont porté sur un capital nominal d'environ 3 milliards.

Dans le domaine industriel et commercial, l'appui de la Banque Nationale de Crédit n'a pas non plus fait défaut à sa clientèle.

Elle a participé, dans une large mesure, à de nombreuses émissions d'actions et d'obligations industrielles.

La grande faculté de placement constitue un précieux élément de prospérité.

Le rapport relate ensuite l'acquisition de deux anciennes et honorables banques locales : la Maison Lait, à Lésieux, avec bureaux à Pont-l'Évêque et Livarot, et la Maison Vve Blanchard et fils, à Lons-le-Saunier.

Une nouvelle succursale a été ouverte à Nantes dans les derniers mois de l'exercice.

Le siège du boulevard des Italiens, a été ouvert en novembre dernier et les premiers résultats justifient toutes les espérances qui avaient été entrevues à son sujet.

La Banque Nationale de Crédit a également acquis du Crédit Français (la majorité des actions du Crédit du Centre à Blois, du Crédit du Rhône et du Sud-Est à Lyon et du Crédit du Sud-Ouest à Bordeaux, et espère trouver dans ces banques le prolongement de sa propre activité.

La situation de trésorerie n'a pas cessé d'être satisfaisante. D'une année à l'autre, les dépôts ont passé de 332 millions à 580 millions.

Par contre, les disponibilités ont progressé à peu près dans les mêmes proportions :

Caisse et Banque de France passant de...	28 à 59
Banques et Banquiers passant de...	31 à 35
Bons de la Défense Nationale passant de...	22 à 244
Portefeuille-Effets passant de...	118 à 169

Les comptes débiteurs et les avances aux garanties, formant un ensemble de 148 millions, représentent, pour une très grande partie, des facilités de caisses et de crédits temporaires qui constituent aussi un actif rapidement réalisable.

Le rapport rend hommage au dévouement dont le personnel a fait preuve dans des circonstances difficiles.

La Banque Nationale de Crédit a continué à l'égard de ses employés mobilisés les mesures libérales qui avaient reçu précédemment l'approbation des actionnaires.

Les allocations versées au personnel mobilisé ont atteint en 1917 environ 600.000 fr.

Un souvenir profondément ému est donné par le Conseil d'Administration à la mémoire de Monsieur Gustave Favre, Administrateur décédé récemment.

En comprenant le report du dernier exercice, le compte de Profits et Pertes présente un solde créditeur de Frs :

qui a reçu l'affectation suivante :	
Affectation de 5 % à la réserve légale.....	371.572 52
Part à l'Etat en vertu de la loi sur les bénéfices de guerre.....	775.215 38
1er dividende de 4 % au capital-actions.....	1.500.000 »
Aux parts de fondateur, maximum de 11 francs prévu par les statuts.....	1.850.000 »
Au Conseil d'Administration 10 % sur 4.784.662 57.....	478.466 25
2e dividende de 7 % au capital-actions.....	2.625.000 »
A reporter à nouveau.....	1.582.469 13
Total égal.....	8.982.723 28

Les réserves, provisions et Reports de Profits et Pertes, atteignent ensemble 35.949.571 63.

Toutes les propositions du Conseil ayant été adoptées, le paiement du dividende aux actions et aux parts de fondateur aura lieu à partir du 15 mai aux caisses de la Société, sous déduction des impôts, soit net :

Frs 13.062 57 pour les actions
» 10.106 25 pour les parts de fondateur nominatives.

» 10.106 25 pour les parts de fondateur au porteur.

L'Assemblée Générale a réuni comme Commissaires aux Comptes pour l'exercice 1918 : MM. Henry Lederlin et Edmond Odier.

Avant de lever la séance, M. Jules Siegfried a prononcé une éloquente allocution très applaudie, dans laquelle il a affirmé sa foi dans les destinées de la Banque Nationale de Crédit.

LA HERNIE

n'existe plus pour celui qui porte le nouvel Appareil sans ressort de A. Clavier. Les hernies, sollicitées par maintes réclames et tentées parfois par les promesses mensongères des prétendus « guérisseurs », ne doivent rien (faire avant d'avoir lu le très intéressant *Traité de la Hernie* qui leur sera adressé gratuitement sur demande par M. A. Clavier, 234, faubourg Saint-Martin, Paris. Applications tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9 h. à 7 h. Passages réguliers en Province. (Demander les dates.)

DELICIEUSES SARDINES fumées. N'ait pas la hausse certaine du poisson pour acheter un baril de 500 grosses sardines à 43 francs. 90.000 kil. SAVON 70 %, se recommande particulièrement aux blanchisseries pour son bon rendement. CAPELLI, 32, r. Saint-Marc. Vend gros et 1/2 gros.

TOUT l'hypnotisme p^r réussir en tout. Notice 0.20. F. Filâtre, éditeur, Cosne (Allier).

SAVON de ménage « THE SWEETHEART » postal 10 k. br. 27 f. fco gare, px spéc. p. quant. Repr. dem. Ed. J. Pourpe, 130, r. Ferrari, Marseille.

PASTILLES MIRATON
Constipation
2.50 CHATELGUYON 2.50

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

“EXCELSIOR” RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur la vie sociale. La vie artistique. Les procès importants. Les accidents graves. Les événements locaux. La vie économique. Les sports. Tous faits pittoresques.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 49, rue Cadet, Paris. — Volumard.

CORNEED BEEF Viande cuite et désossée de 1^{re} qualité. Vente directe au consommateur. La caisse 48 bottes 340 gr. n.dép. Le Havre ou Boulogne, 104 f. c. mand. ou remb. Importation directe Echantillon franco 1 botte, 3 fr. Henri LEBOSSE, Corned Beef, Le Havre.

Crème EPILATOIRE Rosée
L'ÉPILIA du Dr SHERLOCK
SPÉCIALE POUR ÉPIDERMES DÉLICATS
Une seule application détruit en quelques minutes POILS et DUVETS du visage ou du corps. Rend la peau blanche et veloutée. Flac. 6 fr. mand. ou timb. Enr. discr. S. POITEVIN, 2, Pl. du Tréport, Paris.

GOUTTES DES COLONIES
DE CHANDRON
CONTRE
MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
DIARRHÉE, DYSENTERIE,
VOMISSEMENTS, CHOLÉRIE
PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN
DANS TOUTES LES PHARMACIES
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

VOIES URINAIRES
Maladies de la PEAU
Prostite, Avarie, Impuissance,
Écoulements, Rétrécissements,
Fistules, Mitré, Pénis, Scabies,
Démangeaisons, Gale, Dartres, etc.
Consultez les Spécialistes de
l'INSTITUT MILTON
Grand Clinique universelle
traitement contre pour la guérison
et la modification de ses prix
7 et 8 Cité Mithon
rue de la Harpe Paris (5)
500 pour le traitement
ouvert tous les jours de 9 h. à 10 h.
Traitements p^r occupés.

AVOCAT 10 fr. Consult. rue Vivienne, 51, Paris. Divorce. Annulation de mariage. Réhabilitation à l'insu de tous. Procès. Sujets confidentiels. Enquêtes discrètes (32^e année).

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui leur menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE.

Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'éboulement et de suffocation qui étirent la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la


JOUVENCE de l'Abbé SOURY
Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles : Tumeurs, Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 4 fr. 25 ; franco gare, 4 fr. 85. Les quatre flacons, 17 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature Mag. DUMONTIER.

(Notice contenant renseignements gratuits.) 287

ANDRÉ CITROËN  **ACIER A COUPE RAPIDE**
INGÉNIEUR CONSTRUCTEUR - 139 QUAI DE JAVEL PARIS "AC DOUBLE CHEVRON" LIVRAISON IMMÉDIATE